



DISSERTATION
SUR LA

GOUTTE,

TANT LA CHAUDE QUE LA FROIDE.

Où l'on découvre leur vraïe origine jusqu'ici inconnuë, & où l'on donne le moïen assuré pour s'en garentir.

Par le D. Michel Mauduyt

SECONDE EDITION revûë & augmentée.

A PARIS,
Chez LAURENT D'HOURY, ruë S. Jacques, devant la Fontaine S. Severin, au Saint Esprit.

M. DC. LXXXIX.
Avec Approbation & Permission.

A MONSIEUR,

MONSIEUR PINETTE,

CONSEILLER DU ROY en ſes Conſeils, Intendant des Maiſon & affaires de feuë Madame, Ducheſſe Doüairiere d'Orleans, & Directeur de l'Hôpital General.

MONSIEUR,

C'EST une avance conſiderable pour le ſoulagement de nos infirmitez, que d'en découvrir les cauſes juſqu'icy inconnuë; Sans cette connoiſſance, on ne peut meſurer les remedes à la nature des maux, & au

lieu de les guerir, on change souvent de legeres incommoditez en des maladies incurables.

Cependant MONSIEUR, *si cette découverte est si necessaire, elle ne suffit pas pour nous mettre en état de ne plus souffrir, & il y a encore si loin de ce degré à une santé achevée, que je plaindrois un homme, qui pour éviter les maux ou pour s'en délivrer, n'auroit point d'autre ressource. Une vigilance aussi exacte & aussi continuelle qu'elle doit être pour prevenir tout ce qui nous peut nuire, n'est pas une chose humaine. On ne peut pas toûjours être en garde contre les dangers qui nous environnent, ou que nous portons au dedans de nous mêmes. Toute nôtre prévoïance est souvent trompée par de fausses lumieres, qui en nous faisant échapper à un mal nous engagent dans un autre. Elle est prise en défaut à toute heure par le partage de nôtre attention pour d'autres objets tout differens; & nous devons remercier Dieu, de ce qu'il a*

déchargé nôtre esprit du soin de mouvoir les ressorts interieurs de nôtre corps, puisqu'il est déja si embarassé de l'application à quelques dehors, dont la garde lui a été laissée.

Ainsi, Monsieur, *dans le dessein de donner à ceux qui sont tourmentez de la Goutte une consolation parfaite ; j'avois besoin de quelque autre chose que de leur en découvrir l'origine par des experiences certaines, & par de solides raisonnemens. Il manquoit encore à cet Ouvrage une circonstance, sans laquelle les autres avantages eussent été peu utiles; & c'est l'exemple qu'il trouve en vous, d'une patience invincible dans des maux également longs & douloureux. Ceux que vous éprouvez de tems en tems ne diminuënt rien de la vigilance & de l'activité avec laquelle vous vous appliquez à tous les besoins des pauvres. La direction de l'Hôpital General ne se ressent point des infirmitez si frequentes du Directeur. Toûjours éclairée & toû-*

jours dans l'action ; elle s'étend generalement à tout ce qui regarde le bon ordre de cette vaste Communauté, qui dans ses diverses maisons peut passer pour une grande république.

Bien loin que la souffrance trouble la tranquillité de vôtre ame, vous la dépoüillez même du chagrin qui l'accompagne par tout ailleurs, & à voir tant de gaïeté sur vôtre visage, on ne s'apperçoit que vous souffrez qu'à l'impossibilité du mouvement qui ne dépend plus de la volonté. C'est MONSIEUR, *une vertu assez ordinaire, que d'allier la grande douleur avec la patience : quelque difficile que soit cette union, il en est plusieurs exemples dans ces derniers tems, tout disgraciez qu'ils sont en d'autres choses. Mais il faut que vous aïez trouvé le secret de la reconcilier avec la joïe : Découverte plus rare & plus utile que toutes celles dont les Arts se sont enrichis dans nôtre siécle.*

Il semble au moins, MONSIEUR, *que Dieu qui envoïe les maux aux*

uns, comme un sujet d'étude & de meditation pour le soulagement des autres, vous les addresse pour leur apprendre en vôtre personne, la maniere toute Chrétienne & toute sainte, dont ils les doivent recevoir. Aprés cela je ne m'étonne plus de l'opiniatreté de vos maux, l'instruction dont on vous charge est un peu longue, & l'esprit des disciples est étrangement indocile sur ce chapitre. Mais si la leçon est douloureuse & pleine d'ennui, elle en est d'autant plus efficace qu'elle consiste en des èpreuves effectives qui touchent plus sensiblement que les paroles.

Permettez-moi donc, MONSIEUR, *de mettre un si rare modelle a la tête de cette petite Dissertation, & de le presenter comme un souverain remede à tous ceux qui gemissent sous les attentes de la Goutte. Vous voïez vous-même le besoin pressant où elle est de vôtre protection & de vôtre aveu. Elle vous cherche autant par sa matiere que par l'engagement de son Au-*

teur, qui aïant l'honneur d'être d'un corps qui vous a de si etroites obligations, ne pouvoit manquer de vous en faire pour sa part un sujet de sa reconnoissance, persuadé que si cet Ouvrage pouvoit contribuër quelque chose à la conservation d'une vie aussi pretieuse que la vôtre, il s'en feroit un grand merite envers toute la Congregation, dont les plus chers interests sont inseparables des vôtres. Que si mon travail n'est pas assez heureux pour produire un si bon effet, j'auray toûjours la consolation de l'avoir essayé, & d'avoir marqué en public par cet essai, tout inutile qu'il peut étre, le zele & le respect sincere avec lequel je suis,

MONSIEUR,

Vôtre tres-humble, & tres-obeïssant Serviteur
M. P. D. L. O.

TABLE.

PREMIERE PARTIE.

DE LA GOUTTE CHAUDE.

§. 1. QUE le Syſteme qu'on propoſe icy eſt fondé ſur des experiences conſtantes. page 1

§. 2. Etat de la queſtion reduit à la matiere & à l'occaſion de la Goutte; que la pituite n'eſt point généralement ce qui la forme. p. 5

§. 3. Que l'humeur qui fait cette ſorte de Goutte qui dépend des qualitez du temperament eſt le ſang des arteres. p. 10

§. 4. Que la Goutte entre dans le corps par le moyen de la reſpiration, lorſque l'air eſt trop froid par rapport à la chaleur du poûmon. p. 15

§. 5. Conſtruction du poûmon & des organes de la reſpiration. Que l'air peut extravaſer le ſang ſelon trois ſuppoſitions. p. 19

§. 6. Explication hiſtorique de la manie-

re dont le sang sort des branches de l'artere du poûmon par leurs embouchûres avec ceux de la veine. p. 27

§. 7. Réflexions sur ces trois suppositions. Incommoditez des deux premieres. La troisiéme établie & défenduë contre Fernel. p. 33

§. 8. Qu'il n'y a que le sang arterial à quoy on puisse attribuer ces deux proprietez de la Goutte, de causer une grande inflammation, & de ne faire poit d'abcez. p. 39

§ 9 Distinction des maladies dont les unes tirent leur origine du sang, & les autres de son épanchement interieur. Nouveau Systeme de la fiévre. p. 44

§. 10. Maladies causées par l'effusion interieure du sang hors de ses vaisseaux. Pleuresie, Goutte, Rumatisme. p. 51

§. 11. La froideur de l'air qu'on respire; la chaleur du poûmon, & le temps de la digestion ; occasions prochaines & immediates de la Goutte. page 58

§. 12. Accord & convenance de ce Systeme avec les Symptomes & les occasions éloignées de la Goutte. p. 62

§. 13. Que rien ne peut mieux justifier ce

Syſteme que l'Experience. Condition à obſerver pour ceux qui voudront s'y expoſer de bonne foy. p. 69
§. 14. Que la connoiſſance de ce Syſteme peut beaucoup diminuer le nombre des goutteux, quoi qu'il ne puiſſe pas abolir entierement la Goutte. page 73
§. 15. La douleur, la foibleſſe & l'enflure, trois effets de la Goutte, diſſipez par la reſpiration tiede, par l'exercice & par la diete. Et premierement de la reſpiration. p. 81
§. 16 Que la reſpiration chaude attire le ſang au poûmon. Exemple ſingulier de cet effet dans une maladie contagieuſe. p. 90
§. 17. Que la ſaignée eſt une précaution utile contre la Goutte à venir, & un méchant remede contre la Goutte actuelle. Quelle ſorte de ſaignée on y peut employer. p. 98
§. 18. Utilité du mouvement & de l'exercice pour fortifier les nerfs, & pour diſſiper la matiere de la Goutte. p. 102
§. 19. Que la diete ſevere eſt d'une force éprouvée contre tous les effets de la Goutte. 106

SECONDE PARTIE:

De la Goutte froide.

§. 1. Occasion de cette partie, comme étant hors du premier dessein. Que la Goutte froide se forme de la pituite du cerveau. page 112

§. 2. Qu'il y a plusieurs maladies de même nom, qui naissent du sang & de la pituite. Preuve par les maux de tête, le Délire, l'Apoplexie, & la Goutte. p. 116

§. 3. Comment la pituite se forme dans le cerveau. Incommoditez de la vie appliquée. Que la migraine, les stupiditez, l'apoplexie, la paralysie, le mal caduc viennent de la pituite. p. 119

§. 4. Que le Catarre qui tombe dans l'estomac, aussi bien que le Rhumatisme, & la Goutte froide, sont des effets de la pituite. p. 127

§. 5. Different entre Fernel & Bruhesius, touchant l'origine, la consi-

ſtence, & le cours de la pituite qui forme la Goutte. p.132

§. 6, Suite du different entre Fernel & Bruheſius : divers effets de la pituite ſelon la difference des lieux où elle tombe. p. 137

§. 7. Avantages qu'on tire du differend de ces Auteurs. Réponſe à ce qu'il y a dans leur Syſteme de contraire à celui-ci ; & principalement dans celui de Fernel. p. 142

§. 8. Suite de la réfutation du ſentiment de Fernel touchant l'origine de la pituire qui forme la Goutte. pag. 152.

§. 9. Que ces deux Docteurs ſe refutant l'un l'autre, mettent la premiere partie de ce ſyſteme à couvert des conſequences qu'on pourroit tirer contre elle. Des principes dont ils conviennent enſemble. p.158

§. 10. Des diſpoſitions à la Goutte froide, & des occaſions prochaines qui la font venir. p. 164

§. 11. Précautions contre la Goutte froide, & contre les autres maux qui tirent leur origine du cerveau. Excez qu'on peut commettre en cette matiere. p. 171

§. 12. Que les remedes les plus innocens & les plus naturels de la Goutte froide, sont la chaleur exterieure, la diete sevére & l'exercice du corps. page 178

§. 13. Degrez par lesquels on arrive des premiers essais de la Goutte à la Goutte incurable. p. 184.

Fin de la Table.

FAUTES.

Page 17. ligne 8. *lisez* qu'on le
P. 24. lig. 17. en, *lis.* & dans
P. 25. l. 7. *ostez*, que
P. 45. lig. 2. soit, *lis.* se soit
P. 49. lig. 24. *lis.* parfaite santé
P. 95. lig. 18. fai- *lis.* faire
P. 117. lig. 2. fouler *lis.* soulever
P. 122. lig. 13. *ostez*, tous
P. 124. lig. 5. soit, *lis.* soient
P. 161. lig. 6. urines, *lis.* veines
Ibid. lig. 20. *ostez*, luy
Ibid. lig. 22. *lis.* s'insinuer
P. 162. lig. 20. Il faut, *lis.* Il fait

APPROBATION de la Faculté de Medecine.

NOUS avons leu ce Traité, qui a pour Titre, *Dissertation sur la la Goutte ; où l'on en découvre la vraie origine, & le moïen de s'en garentir*, l'impression duquel peut être accordée. A Paris, ce 12. Juin 1687.

PERREAU, Doyen.
DIEUXIVOYE. DAVAL.

VEU l'Approbation. Permis d'imprimer. Fait ce 16. Juin 1687.

DE LA REYNIE.

De l'Imprimerie d'ANTOINE RAFFLE', ruë de Petit-Pont, à l'Image S. Antoine.

PERMISSION

Du R. P. General de la Congregation de l'Oratoire de Jesus.

NOUS Abel Loüis de Sainte Marthe, Prêtre Superieur general de la Congregation de l'Oratoire de Jesus-Christ N.S. ſuivant le Privilege à Nous donné par Lettres Patentes du Roy, en datte du 22. Decembre 1672. ſigné Noblet,&c. Ayant vû la Permiſſion de M. de la Reynie ; Permettons à Laurent d'Houry Marchand Libraire, d'imprimer une *Diſſertation ſur la Goutte*, compoſée par le R.P. Mauduit Prêtre de l'Oratoire. Fait à Saint Magloire ce 16. Septembre 1688.

A. L. de Sainte Marthe.

DISSERTATION

SUR LA

GOUTTE CHAUDE

OU L'ON DE'COUVRE ſa vraye origine, juſque'ici inconnuë.

§. I.

Que le Syſteme qu'on propoſe ici eſt fondé ſur des experiences conſtantes.

PREMIERE PARTIE.

Je ne ſçai, Monſieur, ſi je dois vous feliciter, ou vous plaindre de la goutte, dont vous ſouffrez les premieres atteintes. C'eſt un ſujet de joïe pour

ceux de vos amis, qui croyent que c'est un nouveau bail de vie pour plusieurs années ; & comme la vôtre est si precieuse au public, ils aiment tout ce qui peut la prolonger jusqu'à pardonner à la Goutte les douleurs qu'elle vous cause. Mais d'ailleurs cét avantage vous coûte si cher, qu'ils n'en peuvent goûter la joïe sans le mêlange de quelque amertume. Pour moy je ne prens pas seulement dans vôtre mal, toute la part que l'estime & l'amitié m'y peuvent donner, l'épreuve que j'en ai faite me rend encore plus sensible que les autres, à ce qui vous touche par cet endroit, & je puis vous dire comme cette Reine dans Virgile,

Non ignara mali miseris succurrere disco.

Mais heureusement cette experience me rend aussi peut-être plus

capable de vous soulager, par les diverses reflexions que j'ai eu le loisir de faire, sur la nature, & sur l'origine de cette cruelle maladie.

M'en croirez-vous, Monsieur? J'entreprens même de vous en disculper desormais, pourvû que vous aiez un peu de docilité. C'est promettre beaucoup pour un homme comme moi qui n'a point de caractere, ou qui n'a que ses maux à vous produire pour ses titres. Mais vous m'avouërez aussi que c'est exiger peu de chose pour une si grande promesse. Quoi qu'il en soit, je vous conseille de le croire par avance, en attendant que je vous le prouve en forme: Cette persuasion vous fera d'autant plus avantageuse, que rien ne facilite plus la guerison du malade que la confiance au Medecin.

Je vous supplie donc, Monsieur, de n'écouter point en cette rencontre vos anciens préjugez, & de

n'examiner pas ce que j'ai à vous dire sur ce sujet, par tout ce que vous pourriez en avoir appris dans les livres. Ne vous r'ecriez pas sur la nouveauté d'un systeme si simple & si débarrassé, comme si c'étoit une conviction d'erreur que d'estre nouveau, ou du moins qu'une chose aussi aisée n'eût pas esté apperçûë par tant de gens sçavans. Pour trouver la cause de la Goutte, il faut avoir esté goutteux, & l'avoir été assez souvent pour avoir eû lieu de faire de serieuses reflexions sur toutes les circonstances du dehors & du dedans, qui ont accompagné chaque accez.

Il ne faut pas s'étonner que cette cause soit demeurée inconnuë jusqu'ici, parce qu'elle paroît si mince, qu'elle échappe à la vûë des plus habiles, & qu'on ne s'aviseroit jamais d'attribuer des effets si violens & si douloureux à une cause avec laquelle ils paroissent n'avoir aucune proportion.

§. 2.

Etat de la question reduit à la matiere & à l'occasion de la Goutte, que la pituite n'est point généralement ce qui la forme.

TOute la difficulté consiste à sçavoir quelle est la matiere ou l'humeur qui forme la Goutte, & quelle est l'occasion qui la fait venir, l'une & l'autre êtant également obscures & jusqu'ici inconnuës.

Quant à la matiere, il y a des Auteurs qui ont crû generalement, & à l'égard de toute sorte de Gouttes, que c'est une pituite qui découle, ou des parties exterieures de la tête qui environnent le crane, ou des

ventricules du cerveau, la source ordinaire de tous les catarres. Pour rejetter cette conjecture, on n'a qu'à considerer que de simples serositez ne pourroient causer ni ces tumeurs si enflammées, ni ces douleurs si aiguës, ni ces nœuds incommodes, qui vont souvent à estropier les goutteux inveterez. Il faut pour cela une matiere plus solide.

Il n'y a point de pituite dans le corps qui ne soit salée en quelque degré, & l'on peut juger de toutes par celle qui découle du cerveau dans la bouche, à qui ce goût a donné le nom de salive. Or combien y a-t-il de personnes dont les jambes & les pieds, sans excepter les jointures, s'enflent tous les soirs, sur tout en Esté, par un amas de serositez qui y tombent. Restes superflus & visqueux d'une mauvaise digestion, qui s'étant épaissis par les sueurs, & par la transpiration continuelle des parties les plus de-

liées, ne peuvent plus entrer dans les vreteres, & ſont pouſſez en bas juſque ſur les pieds par les ſeroſitez qui les ſuivent.

Si donc la pituite ſalée étoit la matiere de la Goutte, & la cauſe de la douleur, ces gens en devroient ſentir dans les jointures à proportion de la ſalure, & y contracter des nœuds de ſel à force d'y ſouffrir ces ſeroſitez. ; car c'eſt ainſi que quelque Auteurs expliquent ceux de la Goutte. Il en eſt, diſent-ils, comme de l'eau qui ſert à faire le ſel blanc. On la fait boüillir dans des conques ſur des fourneaux, juſqu'à ce que tout ce qu'il y a de de flegme & d'aqueux étant évaporé, il ne reſte que le ſel au fond du vaiſſeau. Ainſi la pituite s'exhalant peu à peu au travers des pores, laiſſe avec le temps dans la partie goutteuſe une eſpece de ſel qui s'y amaſſe, juſqu'à former des tumeurs ſolides. Cependant c'eſt

ce qui n'arrive jamais à ces jambes enflées que je vous cite. Elles ne sentent aucune douleur, & elles ne contractent point de nœuds : deux effets qui devroient estre inseparables des serositez salées.

Il ne faut pas s'en étonner, me dira-t-on. Elles ne dissipent pas par transpiration comme la Goutte ; mais lors qu'on est couché, elles remontent pendant le sommeil, & se déchargent par les urines avec tout le sel qu'elles charient. Je reçois avec joïe cette excuse, moy qui suis quelquefois incommodé de ces enflures, mais je souhaitterois donc que ces Messieurs rendissent la regle générale, & que dans leurs ordonnances ils fissent commandement à toutes les serosités, de quelque qualité & condition qu'elles fussent, de prendre ce chemin, qui seroit si commode aux pauvres goutteux, & de sortir du corps sous le nom d'urines. Celles

neanmoins qui font la Goutte, ne le prenent jamais, ſi ce n'eſt peût-être rarement dans les ſciatiques aprés de grands travaux; elles s'attachent au contraire opiniaſtrement à la partie ſur laquelle elles ſont tombées, ou elles ne la quittent que pour ſe jetter ſur une autre.

Mais pour couper jeu à cette opinion, ces auteurs reconnoiſſent que la pituite ne peut laiſſer des amas de ſel qu'aprés un grand nombre d'accés qui lui donnent lieu de s'accumuler. Cela me ſuffit pour démontrer clairement que la pituite quelque ſalée qu'elle puiſſe être, n'eſt point la matiere de la Goutte: car je vous ferai voir plus bas qu'il y a de certains accés, dont il n'en faut qu'un, pour former des nœuds fermes à ne diſſoudre jamais.

§. 3.

Que l'humeur qui fait cette sorte de Goutte qui dépend des qualitez du temperament est le sang des arteres.

ENfin la necessité d'expliquer les apparences suffit seule pour refuter cette opinion, & pour trouver dans le sang la matiere de la Goutte. Car à faire réflexion sur les diverses sortes de Gouttes, dont les unes sont bilieuses ou sanguines, les autres pituiteuses & mélancoliques; celles-là plus douloureuses, celle-ci moins sensibles; on reconnoît que cette diversité ne peut venir que du sang, qui fait la difference des temperamens. Aussi les goutteux se trouvent soulagés par les hemorroïdes & par les per-

tes de ſang, au lieu que la ſupreſſion de ces décharges les incommode, & même leur attire la Goutte, lors qu'ils ne l'ont pas.

Les autres donc ont jugé plus à propos de faire venir la Goutte ou du foïe, ou des reins, ou de l'eſtomac, ou des inteſtins, ou généralement de tout le corps. Ce denombrement exact, qui comprend le tout & ſes parties, eſt quelque choſe d'aſſez commode, pour découvrir cette origine fugitive, & vagabonde. On ne pourroit s'y tromper, qu'au cas qu'elle tombât du ciel comme la pluïe, ou comme une maligne influence. Il y a toûjours ceci de bon dans ce ſentiment qui eſt le plus ſuivi, qu'il donne le ſang extravaſé pour la matiere de la Goutte, ce qui eſt toûjours plus vrai-ſemblable que l'opinion de la pituite.

Il reſteroit ſeulement à ſçavoir de quelle nature eſt ce ſang, & ſi

c'est le même que celuy qui coule dans les veines. Car ce qui empêche qu'on n'en soit persuadé est que ce sang hors de ses vaisseaux, & arresté aux jointures, devroit s'y corrompre & faire abcez ; comme dans les autres parties du corps, il se changeroit en pus, & sortiroit de lui-même par la suppuration. Or pourquoi cela n'arrive-t-il point? c'est peût-être que les jointures n'ont pas autant de chaleur pour cuire la matiere, comme les parties charneuses. On n'en peut pas alleguer d'autre raison. Mais cette difference, qui n'est que du plus au moins, n'empescheroit pas que le changement ne se fît en son temps quoique plus tard. Or c'est ce que l'experience ne justifie point, depuis quelque temps qu'une partie soit affligée de la Goutte, elle ne rend, comme on sçait, qu'une espece de sel ou de plâtre bien different de la suppuration. Cette ma-

tiere n'eſt donc point un ſang corrompu, tel que celui qui pourroit cauſer la fiévre, parce que ne circulant plus, il ne manqueroit pas de faire apoſtume, & de ſe changer en pus, ce qui n'arrive point dans la Goutte.

Cette obſervation nous conduit donc à reconnoître que cette matiere eſt le ſang même des arteres, lors que quelque accident l'en fait ſortir au grand peril des parties où il ſe décharge, & l'occaſion qui donne lieu à ce mal achevera de vous le perſuader. Car enfin, Monſieur, par quelle machine ce ſang ſe trouve-t-il égaré hors de ſes vaiſſeaux, & arreſté en des lieux où il cauſe tant de douleur? Qu'y a-t-il de plus ſurprenant que de voir un homme, qui aprés avoir fait le ſoir fort bonne chere avec ſes amis, & s'être couché dans une parfaite ſanté, ſe trouve le lendemain immobile dans ſon lit, privé de l'uſa-

ge de ses membres, & jettant les hauts cris, sans qu'il paroisse aucune cause nouvelle, à quoi l'on puisse attribuer un si triste changement. Voici, Monsieur, ce que m'en a appris une experience tres-incommode à la verité, mais si sûre & si certaine, que si quelqu'un veut l'eprouver par plaisir, pourvû que certaines circonstances, qui regardent la saison & le temperament de la personne y soient observées, infailliblement il se procurera la Goutte.



§. 4.

Que la Goutte entre dans le corps par le moyen de la reſpiration, lors que l'air eſt trop froid par rapport à la chaleur du poumon.

VOus feriez-vous imaginé qu'elle entrât dans le corps par la bouche ? cependant cela n'eſt que trop vrai. Vous entendés peut-être par là qu'elle ſe gagne par la bonne chere ; j'avouë qu'elle peut par accident y contribuer beaucoup : mais ce n'eſt pas ce que je veux dire. Je dis qu'elle entre dans le corps par la reſpiration. Qui ſe fût jamais aviſé d'une auſſi grande trahiſon que celle de ſe gliſſer dans nos membres à la

faveur d'une fonction si necessaire à la vie ?

Vous sçavés, Monsieur, que l'Auteur de la nature nous a donné deux canaux pour le passage de l'air, le nés & la bouche; celui du nés étant plus long & plus étroit change la figure & la situation des parties de l'air qu'on respire, & par ce changement il le tempere, & le met en état de servir à l'usage qu'en doit faire la Nature. Mais comme le passage des narines est souvent fermé par quelque humeur, la nature, pour suppléer à leur défaut dans un besoin si pressant, nous a donné la bouche pour le second canal de la respiration, qui a neanmoins cette incommodité, qu'étant plus large & plus court, il porte l'air jusque dans le poumon sans changer l'arrangement de ses parties, & par consequent avec toute l'intemperie & la malignité qui peut s'y trouver.

Lors donc que dans un âge un peu avancé, ou dans un temperament d'ailleurs affoibli, l'on respire aprés s'être échauffé, un air froid & malin comme est celui de la nuit, & même celuy du jour dans une saison froide, sur tout lorsqu'on respire par la bouche, qui le porte tel qu'il est & sans changement, jusque dans le poumon, il est infaillible qu'on gagne la Goutte.

Cela vous surprend, Monsieur, & vous n'en voyez pas la raison. Pour vous la rendre sensible, je n'ai besoin que de ce principe reçû de tout le monde; que l'air que nous respirons imprime dans nôtre sang ses bonnes ou mauvaises qualités, de quelque maniere que cela se fasse. Un air grossier produit des gens grossiers & stupides, un air subtil fait des gens spirituels & ingenieux, un air marecageux & humide rend les hommes sujets

aux fluxions & aux catarres ; un air trop sec diminuë l'embonpoint, & desseche les corps replets ; un air empesté nous empoisonne ; un air trop chaud nous fait quelquefois tomber en defaillance, & quand il est plus chaud que le sang, il nous ôte jusqu'à la respiration ; témoin ces vents brûlans du Roïaume d'Ormus & des deserts de l'Afrique, qui reduisent les voïageurs à se jetter contre terre, pour respirer l'air qui est le plus proche. L'air frais rafraichit continuellement le sang, & tempere l'ardeur du cœur par la décharge des vapeurs qu'il exhale sans cesse. Tout cela est constant, & ce sont des faits si connus qu'on ne les peut nier en parlant de bonne foi. Et moi j'ajoûte à toutes ces experiences une autre toute nouvelle, qu'un air froid reçû dans un poumon échauffé donne la Goutte.

Vous allez sans doute me de-

mander quelle liaiſon ou quelle dependance il y a de la Goutte à la froideur de l'air. Je réponds en général que c'eſt la même à proportion, que celle qui ſe trouve entre les autres qualités de l'air & leurs effets, qui s'impriment dans nôtre ſang par le mélange de l'un avec l'autre, ou du moins par leur proximité.

§. 5.

Conſtruction du poumon & des organes de la reſpiration. Que l'air peut extravaſer le ſang ſelon trois ſuppoſitions.

MAis pour vous marquer la choſe plus en détail, la connoiſſance de la ſtructure du poumon n'eſt pas inutile. Ce n'eſt

qu'un assemblage d'une infinité de petites membranes fort deliées, qui s'arrondissent en petites vessies, & qui sont communication les unes avec les autres. Toute sa substance est soutenuë & penétrée, premierement par l'âpre artere ou trachée, qui descendant du palais y porte l'air, qui y est entré par le nés ou par la bouche. Secondement par un artere nommé autrefois la veine arterieuse, qui du ventricule droit du cœur porte au poumon le sang & le chyle grossierement mélez ensemble au retour de leur circulation. Et c'est cette artere qui produit le ris : car lorsque l'imagination est frappée tout d'un coup de quelque objet plaisant, on sent que le poumon est agité par de frequens batemens; dont la raison est que le sang qui vient du côté droit du cœur se répand avec impetuosité par l'artere dans le poumon, & comme alors

la ratte se décharge d'un sang plus grossier par des vaisseaux qui sont sa communication avec le cœur, ce sang melé avec celuy de l'artere le chatoüille agréablement, & c'est ce qui cause cette grimace du visage & ces éclats inarticulez qu'on fait en riant.

Troisiémement le poumon est soûtenu par une veine que les anciens nommoient l'artere véneuse, qui recevant le sang & le chyle de la vraïe artere par leurs embouchemures, reporte l'un & l'autre, du poumon au ventricule gauche du cœur.

Ces trois vaisseaux se repandent dans toute la substance du poumon par une infinité de petits rameaux, dans lesquels leurs troncs se divisent, & ils la croisent ou la traversent avec tant d'artifice, que les rameaux qui apportent le sang dans le poumon, & ceux qui le reportent dans le cœur, ne quit-

tent jamais ceux qui portent l'air, ils les suivent & les accompagnent par tout, & par cette contiguité ils donnent lieu à des petites parties de l'air d'entrer avec le chyle & le sang dans la veine.

Il est tres-probable que le but de la nature, en faisant prendre à tout le sang le tour du poumon, pour le faire seulement passer d'un côté du cœur à l'autre, est de le rafraîchir par l'air qui s'y méle, & qui entre dans la composition des esprits, & de le décharger par le soupiral de la bouche ou du nés, des vapeurs qui étoufferoient le cœur : sans ce mélange, il est difficile de concevoir comment l'air peut communiquer au sang ses diverses qualités, & produire tant d'effets favorables ou nuisibles à la santé, à l'esprit, & à la vie.

C'est à l'égard du rafraîchissement du cœur (qui est la fin principale de la respiration) que l'au-

teur de la Nature a fait paroître une admirable ſageſſe. Car pour le ménager, il n'a pas voulu que l'apre-artere étendît ſes rameaux juſqu'au cœur, & qu'elle y portât l'air tout d'un coup, qui ſouvent par ſes qualités malignes, nuiſibles, ou mortelles auroient bleſſé ou empoiſonné le cœur ; mais il l'a terminée au poumon, où l'air ſe tempere, & prend une chaleur proportionnée au beſoin de la nature. Si l'air eſt trop frais, il s'y échauffe ; s'il a trop de de chaleur, il s'en dépouille d'une partie, à peu prés comme la boüillie trop chaude perd cette ardeur dans la bouche de la nourrice, & ſe raccommode pour la bouche de l'enfant.

Mais parce que le Createur prevoïoit que l'air auroit ſouvent une intemperie ſi froide que le poumon même en ſeroit bleſſé, il a voulu que le nés commencât la prepara-

tion, de l'air que le poumon devoit achever, & c'est le defaut de cette preparation qui donne l'origine à la Goutte. Car lorsque l'air qui descend par l'âpre artere est froid par rapport à la chaleur du poumon, ou qu'il est mélé des vapeurs malignes du serein, ou qu'il est extremement agité, & que sur tout il entre sans détour par la bouche; au lieu d'avancer le melange du sang & du chyle (ce qui est un des effets de la respiration) il fait qu'ils s'exavasent dans les jointures. Soit parce que le nitre, dont l'air est plein, entrant dans le poumon sans changer de figure en toute sa force, fermente le sang dans ses vaisseaux, & l'en fait sortir ainsi boüillonnant par les extremités des arteres qui aboutissent aux jointures, ce qui n'arriveroit pas dans une respiration plus douce & plus tiede, qui emousseroit les pointes de l'air & du nitre, & les depouilleroit

depoüilleroit de leurs inegalités. Soit au contraire parce que le ſang devenu ſereux, cru, & indigeſte, par le mélange d'un air froid ou des vapeurs du ſerèin, garde cette intemperie juſqu'aux jointures, ou que ſortant par les extremitez des vaiſſeaux capillaires, il ne ſe trouve pas ſeulement inhabile à la nutrition, mais il tourmente encore les parties voiſines par ce mélange, à peu prés comme le froid ou la pluye, qui s'inſinuant ou tombant dans les plaïes des bleſſés, leur cauſent des douleurs inſupportables.

Soit enfin que la ſortie du ſang hors de ſes vaiſſeaux ſe faſſe dés le poumon : ce qu'on peut expliquer ainſi par rapport à une autre fin de la reſpiration qui eſt le rafraichiſſement du ſang. Un corps froid ne peut bien temperer un corps chaud que par quelque degré de chaleur qui les concilie enſemble, & qui ſoit comme le lien de leur com-

munication. Lors donc que l'air est trop froid par rapport à la chaleur du poumon, au lieu de rafraichir le sang par son mélange, ou selon d'autres Auteurs par sa contiguité, il le chasse de ses vaisseaux, à peu prés comme les cataplâmes froids appliqués par dehors à une partie qui souffre inflammation, chassent le sang par la repercussion. Car c'est un effet ordinaire du froid de resserrer & de rétrecir les vaisseaux, comme il paroît en hyver, où les veines des mains disparoissent à force d'être basses & petites, au lieu que le chaud de l'Eté les enfle & les grossit sensiblement. Si le froid exterieur de l'air qui nous environne peut comprimer ainsi les vaisseaux, combien plus le froid qui est reçû dans le corps par la respiration pourra-t-il produire cet effet sur les veines du poumon, beaucoup plus delicates que celles des extremités.

§. 6.

Explication hiſtorique de la maniere dont le ſang ſort des branches de l'artere du poumon par leurs embouchûres avec ceux de la veine.

IL eſt donc fort naturel de penſer que l'intemperie d'un air froid, ou rempli des vapeurs du ſerein, reçû par la bouche dans un poumon échauffé, peut reſſerrer au deſſous de l'inſertion des rameaux de l'artere, ceux de la veine, comme n'étant compoſés que d'une ſeule tunique : que ces rameaux devenus plus étroits ne peuvent recevoir tout le ſang que ceux de l'artere y portent à chaque battement du cœur : qu'une

partie de ce sang remonte entre l'artere & la veine, qu'il s'élargit un peu dans l'embouchûre, & qu'il s'en degorge tout autour quelques gouttes : comme on voit que dans une bouteille qu'on emplit de vin par un entonnoir, dont le bout ne remplit pas exactement tout le goulet, lorsquelle est pleine, le vin qu'on y verse se répand sur les bords entre le goulet & l'entonnoir.

Quant à l'artere, comme elle se forme d'une tunique double, le froid ne la peut resserrer, ni rechasser le sang qu'elle a apporté ; le battement du cœur qui le pousse continuellement avec effort dans l'artere du poumon, & la disposition des valvules qui s'opposent à son retour, ne le permettent pas, & tiennent les embouchûres de ses ruisseaux toûjours ouverts. Mais cette inclemence de l'air fronce & fait un peu retirer ceux

de la veine, & alors cette partie du ſang qui ſe trouve priſe entre la derniere valvule de l'artere, & l'endroit où la veine commence à ſe retrecir, ne pouvant y entrer tout à la fois, au premier flot qui ſurvient, il s'en repand quelques gouttes par deſſus les bords de la veine.

Si l'on a peine à ſe repreſenter ce regorgement dans les petits vaiſſeaux du poumon, dont les embouchûres échapent à la vuë, il eſt aiſé de le comprendre dans quelques autres de ſa ſuperficie, où elles ſont aſſez ſenſibles pour être diſtinguées à l'œil.

Il ne faut pas, Monſieur, me demander par où paſſe une matiere ſi ſubtile, ſi petillante & ſi agitée. Car je vous demanderois peut-être auſſi par où paſſe une Goutte, qui en quittant tout d'un coup un pied, ſe jette à l'autre ſans permiſſion, & ſans qu'on ſçache

pourquoi, ni comment : par où passe un abcés de la main, une fluxion sur la poitrine, un debordement du cerveau (humeurs bien plus grossieres que le sang arterial) qui par la force d'un remede, laissant en liberté la partie qu'ils affligeoient, se vuident & se dechargent par le siege ; toutes choses que j'ai éprouvées, ou dont je suis témoin. A cela on ne peut faire de réponse plus raisonnable que celle d'un habile Alleman, qu'il y a communication de chaque partie du corps à toutes les autres, par quelque voïe qu'elle se fasse.

Sur ce principe il est aisé de s'imaginer que le sang extravasé à la superficie du poumon par voïe d'epanchement, n'y demeure pas comme celui qui l'ulcere & qu'on crache, mais qu'il se glisse entre les membranes qui envelopent les muscles, jusqu'à ce qu'il arrive aux jointures, où il trouve des ca-

vités qui l'arrêtent avec beaucoup de douleur. Car cette obſtruction le fermente & l'enflame de plus en plus. Ainſi fermenté il s'étend dans les places voiſines, il ſepare les muſcles des uns des autres, avec un ſentiment de douleur dans lés premiers accez, qui reſſemble à celle des chairs déchirées; & ce qui eſt exterieur, augmentant cette agitation du dedans (quand ce ne ſeroit même qu'un linceul) augmente auſſi la douleur, non pas comme on ſe l'imagine par le poids du linge, qui eſt aſſez leger, mais par le nouveau degré de chaleur qu'il y produit.

Tout cela dure, juſqu'à ce que la chaleur naturelle du ſang en ait fait tranſpirer au travers des pores, tout ce qu'il y a d'eſprits & de feu. Et alors ſi la Goutte s'eſt gagnée aprés le repas & pendant la digeſtion, le ſang eſt encore mêlé groſſierement avec le chyle qui

n'a pû aller recevoir dans le côté gauche du cœur la derniere perfection de sang, & aprés la transpiration, il en reste au fond de la partie une espece de marc en forme de plâtre ou de sel qui est composée des parties du chyle, qui n'étoient pas encore exactement incorporées, & qui dés les premiers accez forme des nœuds, presque indissolubles.



§. 7.

Réflexions ſur ces trois ſuppoſitions. Incommoditez des deux premieres. La troiſiéme établie & défenduë contre Fernel.

VOila Mr. deux ou trois hypotheſes dont vous choiſirés celle qu'il vous plaira. Si quelqu'un en propoſe une autre, qui en ſuppoſant toûjours pour fondement la même occaſion, explique plus naturellement l'hiſtoire ou les cauſes interieures de la Goutte, je ſuis preſt de la recevoir. Car il ne faut pas oublier qu'il s'agit ici d'une experience, & d'un raiſonnement pour l'expliquer : l'experience eſt indubitable ; & pour le raiſonnement, quoique j'aye

tâché de suivre pas à pas les démarches de la nature, principalement dans la derniere hypothese, je reconnois qu'elle ne passe point le probable ; & je doute fort qu'on puisse aller au delà dans la connoissance des révolutions qui causent nos maladies.

Et pour vous marquer plus distinctement de chacune ce que j'en pense ; il est clair que les deux premieres roulent sur des principes contraires, qui peuvent bien souffrir qu'elles soient toutes deux fausses, mais non qu'elles soient toutes deux veritables. L'une attribuë l'éffusion du sang hors de ses vaisseaux au bouillonnement, que le nitre de l'air y cause par le moyen de la respiration. L'autre suppose au contraire que le mêlange d'un air froid & malin rend le sang si cru & si indigeste, qu'au lieu de nourrir les parties où il se rend, il ne fait que

les tourmenter par cette intemperie. Il n'y a pas moïen d'allier ensemble ces deux suppositions, & il faut necessairement choisir : mais le choix n'en est pas difficile : car pour la seconde, comme on y suppose que le sang qui sort du poumon avec cette intemperie qu'il y a contractée, se va rendre tout droit dans le ventricule gauche du cœur, qui acheve de le perfectionner jusqu'à la nature de sang arterial, il est difficile de comprendre comment il pouroit garder dans une si grande ardeur, cette crudité sereuse & indigeste jusqu'aux extrémités du corps, pour leur porter les douleurs de la Goutte, au lieu de la nourriture qu'il leur doit. Ainsi cette supposition est moins vrai-semblable que la premiere.

Mais celle-ci n'est pas même exemte de difficultez ; car comme l'air est toujours plein de ces

petits corpuscules nitreux, & que l'air neanmoins n'est pas toujours dans un degré de froideur & d'autre indisposition propre à donner la Goutte, on ne voit pas comment on pouroit attribuer au nitre un effet qui peut si souvent en être separé, puisqu'il devroit produire également la Goutte en tous ceux qui le respirent, ou que dans le bon sens il ne la doit produire en aucune. Si ce n'est peut-être qu'on impute au nitre de l'air les rechûtes frequentes & continuelles des Goutteux d'habitude, dont les vaisseaux ont contracté à force de s'ouvrir une certaine foiblesse, qui les met hors d'état de résister à ses malignes impressions.

On ne peut donc faire fond que sur la troisiéme supposition, comme étant la seule qui ne se dément point, & qui se soûtient assez bien contre tout ce qu'on lui peut op-

poser. Je suis bien aise de trouver cette occasion de la mettre hors d'atteinte à toutes les chicaneries, en dissipant les nuages que Fernel a taché d'y répandre : il n'a point reconnu de Gouttes chaudes, & il a décrié comme une erreur la distinction commune des Gouttes en sanguines, en bilieuses, en mélancoliques, & en pituiteuses. Il pretend que toutes sont pituiteuses & froides, & il tient cela si constant que sans prendre la peine de le prouver, il se contente pour toute raison de répondre à quelques objections qui sautent aux yeux lors qu'on lit son Systeme.

D'où vient donc, lui disoit-on, cette ardeur brûlante, & cette rougeur enflâmée, qu'on sent ou qu'on voit dans certains accez de Goutte, sinon du sang qui s'est répandu en cette partie ? Cette raison loin de le convaincre, lui

servoit de preuve pour soûtenir son Hypothese. Car si c'est un amas de sang qui s'est fait dans la jointure ; d'où vient, répondoit-il, qu'il ne se fait point d'abcez dans cette partie, & que la Goutte ne s'en va point par suppuration ?

Il faut, Monsieur, être de bonne foy, je reconnois que ces deux hypotheses sont vraïes & fondées sur l'experience. Mais comme elles paroissent opposées l'une à l'autre, il faut par necessité les concilier ensemble, en prenant l'une pour preuve, & l'autre pour difficulté. Mais en cela il faut faire un choix bien different de celui de Fernel, & pour le regler, il n'y a qu'à trouver quelque chose qui s'accorde avec ces deux hypotheses, & c'est le sang arterial, sur tout celui dans lequel le chyle nouvellement mêlé, n'est pas encore bien incorporé.

§. 8.

Qu'il n'y a que le ſang arterial à quoi on puiſſe attribuer ces deux proprietez de la Goutte de cauſer une grande inflammation, & de ne faire point d'abcez.

IL eſt aiſé de voir d'un côté que ce ſang doit cauſer dans la jointure & dans toutes les parties voiſines une grande inflâmmation, qui doit ſe produire au dehors par une rougeur proportionnée ; & de l'autre, qu'il ne peut faire abcez, ni ſe changer en pus, comme le ſang des veines.

Car les abcez ne ſe forment que d'une ſorte de ſang, qui puiſſe s'exprimer en forme de ſueur ou

de rosée au travers du vaisseau qui le contient. Or cela ne peut convenir qu'au sang des veines, qui n'étant composées que d'une simple tunique, & assez déliée en de certains endroits, peuvent transmettre au travers de leurs pores les plus subtiles parties du sang; au lieu que le sang arterial ne peut passer au travers de ses vaisseaux, tissus de deux sortes de tuniques, & s'il s'amasse en quelque lieu ce n'est que par distillation.

Gal. *l. tumor. praeternatur.*

De plus le sangne degenere en pus que parce qu'il n'a pas assez de chaleur pour transpirer au travers des pores de la peau dont la dureté luy refuse le passage, mais l'ardeur du sang arterial le fait continuellement exhaler, sans que la densité de la peau puisse l'empêcher, ainsi les esprits nepeuvent pas assez cuire ou fermenter leur matiere pour la changer en pus.

Enfin

Enfin le sang souffre d'autant plus aisément ce changement, qu'il est composé de parties toutes uniformes & de même nature, qui ont pû se faire passage au travers des mêmes pores. Il n'en est pas ainsi du sang arterial lors qu'il n'a encore passé que par le ventricule droit du cœur. Car comme le mélange du chyle avec le sang ne s'acheve que dans le gauche, & aprés plusieurs circulations; les parties dissemblables, & qui ne sont pas encore bien incorporées, demeurent aprés la transpiration en forme de sel ou de plâtre. Il n'y à rien en tout cela qui ne soit parfaitement d'accord avec l'experience & avec le bon sens, qui porte que si le sang des arteres se répand dans l'emboîtement des os, il y doit naturellement paroistre une grande inflammation, & au dedans il ne doit point s'y former d'abcez.

Comparez maintenant la pituite ou l'humeur froide de Fernel avec ces experiences, ce sera toute autre chose. Car elle ne peut déjà s'échauffer jusqu'à produire cette inflammation & cette rougeur qui accompagnent les Gouttes chaudes. A quelle cause donc les doit-on attribuer ? A la douleur, dit Fernel, & non à la nature de cette maladie. Et d'où vient, lui dirois-je, cette douleur, qui à ce conte doit preceder l'inflammation qu'elle cause, & se faire sentir independamment d'elle ? Qui ne voit que c'est substituer l'effet en la place de la cause, & qu'il est bien plus naturel que l'inflammation produise la douleur, que de dire que la douleur produit l'inflammation. Car le sang arrêté dans un lieu s'enflamme d'abord, il allume aussi tôt le feu dans les parties voisines, ce feu qui brûle les nerfs &

les membranes, ſe met au large par la diviſion des chairs, & cette brulure jointe à cette diviſion cauſe cette douleur inſuportable. Au lieu qu'il paroît par d'autres experiences que la pituite eſt indolente par elle-même, parce qu'elle eſt froide, & qu'elle ne devient ſenſiblement incommode qu'à meſure qu'elle commence à s'échauffer.

Quant aux abcez, j'avoüe que la pituite n'a pas aſſez de corps ou de conſiſtence pour en former de veritables. Mais la même raiſon a lieu auſſi à l'égard des nœuds & des tumeurs ſolides qui demandent une matiere plus ferme qu'une eau ou qu'une écume aiſée à diſſiper, comme eſt la pituite.

§. 9.

Distinction des maladies dont les unes tirent leur origine du sang, & les autres de son épanchement interieur. Nouveau Systeme de la fiévre.

TOut ce que je vous dis de la Goutte reçoit un grand jour des autres maladies qui tirent leur origine du sang. Car les unes viennent de sa corruption, & les autres de son épanchement hors de ses vaisseaux au dedans du corps.

Les premieres se forment par le melange de quelque poisons qui le corrompt, soit qu'on l'ait receu du dehors par la bouche, ou par quelqu'un des autres sens, com-

me les poiſons ordinaires ; ſoit qu'il ſoit formé dans le corps même par un long amas de ſuperfluités, qui par une mauvaiſe digeſtion demeure au fond de l'eſtomac, ou dans les inteſtins, ou dans les Vaiſſeaux. Car lors que cette matiere s'eſt accumulée juſqu'à commencer l'obſtruction, ou juſqu'à embaraſſer le mouvement des humeurs, la nature fait un effort pour la rappeler à la digeſtion, par le cours du ſang qui l'entraine avec ſoi, & par ce melange en demeure tout brouillé.

Il en eſt à peu prés comme des Aqueducs ; ils contractent avec le temps beaucoup d'ordures, qui s'attachant au fond par leur peſanteur, ne diminuent rien de la clarté & de la netteté de l'eau qui coule par deſſus. Mais ſi l'on vient à les nettoyer, ou que quelque ravine d'eau détache & emporte cette matiere qui s'oppoſe

à son cours, l'eau si claire auparavant se salit par ce melange, & en devient toute bourbeuse. Tout de même le sang roulant avec soi cette matiere impure, la fait circuler dans tout le corps, jusqu'à ce qu'il l'a porte dans le cœur, & c'est ce passage qui fait la fiévre, car cette matiere étant plus grossiere que le sang qui la traine, s'enflâme dans le cœur, & conçoit une ardeur plus grande que la naturelle ; d'où il est aisé de conjecturer que la longueur de l'accés est déterminé par la durée de ce passage, comme sa violence est reglée par le degré de sa corruption, parce qu'aussi-tôt que la matiere est entierement passée, la fiévre cesse, jusqu'à ce que le cours du sang la ramenant dans le cœur, un nouvel accés recommence.

Par ce systeme nouveau, on peut expliquer assez probablement ce mystere de la Nature, qui don-

ne encore tant d'exercice aux Ecoles, & tant d'admiration à tout le monde. Je veux dire la raison de ces intervalles differens qui distinguent les fiévres intermittentes. Et pour la concevoir, on a qu'à se laisser conduire au divers degré de grossiereté, qui se trouve dans l'humeur qui cause la fiévre. Car comme les ordures qui flottent sur l'eau n'égalent pas la vîtesse de son cours, mais qu'elles ne le suivent que selon qu'elles sont plus ou moins legeres: de même cette matiere ne va pas toûjours aussi vîte que le sang qui la charie; Mais avec quelque rapidité que le sang fiévreux coule & acheve sa circulation, elle ne fournit la sienne que selon la mesure de sa legereté, car comme elle roule dans le fond des vaisseaux, elle est arrêtée aux embouchûres insensibles des arteres dans les veines qui vont toûjours

en s'étreciſſant vers les extremitez, & elle n'y entre qu'avec peine, & à force du ſang qui la pouſſe, & lors qu'elle eſt paſſeé, elle retourne au cœur dans le même train. De là vient que ſi c'eſt une matiere groſſiere & terreſtre, comme la bile noire, il luy faut deux jours entiers pour faire ſon tour; ce qui fait la fiévre quarte. Si elle a moins de terre & plus de feu comme la bile, elle l'acheve en un jour & elle fait la fiévre tierce. Si c'eſt une pituite plus deliée, elle revient tous les jours, & forme la double tierce : enfin ſi c'eſt un poiſon tout de feu, exactement mêlé avec le ſang, il infecte toute ſa maſſe, & coulant du même mouvement que luy, il cauſe la fiévre continuë. Les redoublemens dont elle eſt ſouvent accompagnée trouveront leur raiſon dans l'inegalité du mélange du poiſon, qui étant plus

plus fort ou plus malin dans une partie du ſang que dans une autre, doit rendre l'accez plus violent, lors que cette partie repaſſe par le cœur.

Ce ſyſteme, Monſieur, où je me ſuis engagé en paſſant auroit beſoin pour eſtre mis en ſon jour d'une plus grande étenduë que celle que je ne puis lui donner dans cette digreſſion : & je ſerois obligé ſur tout de vous expliquer conſequemment la cauſe des friſſons avant-coureurs de l'accez, dont il n'eſt pas aiſé de développer le myſtere. Mais à preſent ce que je vous en puis dire en gros, eſt qu'il en faut chercher la raiſon dans la fin que la Nature ſe propoſe, qui eſt de rectifier par une nouvelle digeſtion cette matiere impure qui l'embaraſſe. Comme dans une parfaite on ſent aprés le répas une eſpece de petit friſſon, qui

vient de ce que le sang quittant les extremitez, se ramasse dans le foye & dans la ratte, pour cuire des deux côtez les alimens dans l'estomac. Aussi lorsque la matiere fiévreuse est sur le point de répasser par le cœur, & qu'elle s'arrête long-temps dans les petites veines du foye, il se fait alors un concours général du sang vers le milieu pour la recuire, & les extremités destituées de chaleur sentent ce frisson & ces tremblemens horribles qui précedent la fiévre.



§. 10.

Maladies cauſées par l'effuſion interieure du ſang hors de ſes vaiſſeaux. Pleureſie, Goutte, Rumatiſme.

NOs autres maux ſe forment de l'effuſion du ſang au dedans du corps, où ne pouvant plus rouler, & ne trouvant point d'iſſue, parce que toutes les parties qui s'entretiennent mutuellement luy refuſent le paſſage, il cauſe de perilleuſes maladies.

On gagne ſouvent la pleureſie, lors qu'étant extremement échauffé, on ſe rafraichit à contretemps par une liqueur trop froide, qui au lieu de temperer le ſang, le chaſſe des vaiſſeaux voiſins, comme ſont les veines ſans

pair, ou celles du thorax; & ce ſang chaſſé ſe répand ſur la membrane qui environne les côtes, & luy cauſe cette inflammation douloureuſe qui ôte quelquefois la vie. Or on ne peut mieux expliquer cét épanchement, qu'en ſuppoſant que la froideur du breuvage irrite le ſang par la répercuſſion, juſqu'à augmenter ſon boüillonnement, & lui fait ouvrir quelques uns de ſes vaiſſeaux, aux orifices communs des arteres & des veines.

La Goutte vient d'une cauſe ſemblable à celle de la pleureſie, & ces deux maladies peuvent ſervir à s'éclaircir l'une & l'autre. Car ce que la pleureſie fait dans l'eſtomac par un breuvage, dont la froideur n'a aucune proportion avec l'ardeur du ſang, la Goutte le fait dans le poumon, par la reſpiration d'un air trop froid, qui au lieu de temperer le

ſang qui vient du cœur, le fait ſortir de l'artere du poumon, par l'endroit où il paſſe dans la veine.

Le Rhumatiſme eſt encore du nombre de ces maux cauſez par le ſang échappé de ſes canaux. Il convient avec la Goutte dans la cauſe externe, c'eſt à dire dans leur occaſion uniforme, qui eſt de paſſer à contre-temps d'une grande chaleur à un réfroidiſſement, & il ne differe d'avec elle que dans l'étenduë. Car la Goutte, ſuivant ſon nom, fort convenable à ſa nature, eſt une diſtillation de ſang qui ſe fait comme goutte à goutte ſur une partie, au lieu que le Rhumatiſme eſt comme un débordement général, qui ſe répand ſur tous les membres, ou ſur quelques-uns en particulier, lorſque dans un corps replet où tous les rameaux du poumon regorgeant de ſang, pluſieurs en

versent une partie hors de ceux de la veine qui dévroient le recevoir. La Goutte s'insinuë dans les jointures où les os emboitez laissent quelque espace vuide ; & le Rhumatisme soit qu'il tombe sur tout le corps, soit qu'il ne s'attache qu'à une partie, ne se borne pas seulement aux jointures, il demeure encore en chemin, & il se prend aux nerfs & aux membranes des muscles.

Il faut reconnoître aussi que le mélange d'un chyle mal preparé, & propre à faire obstruction, y peut contribuer autant qu'aucune autre chose. Car alors les vaisseaux de l'artere & de la veine extraordinairement enflez, pressant des deux côtez les petis rameaux de l'apre-artere, ceux-cy ne peuvent plus se remplir d'air autant que le cœur en a besoin pour se rafraichir ; on sent d'abord une difficulté de respirer

qu'on veut ſoulager par un uſage intemperant d'un air frais, dont on porte bien toſt la peine, puiſque cette reſpiration profonde ſuffit pour effaroucher le ſang : Et ſouvent la Nature pour ſe ſauver d'un grand peril, a recours à une grande douleur ; & par une ſorte de remede fort incommode, elle ſe délivre de l'Aſthme par le Rhumatiſme & par la Goutte.

A l'égard des autres épanchemens internes, ſource ordinaire des maux que j'ai marquez, lors qu'ils naiſſent d'une cauſe chaude, rien ne les favoriſe plus que l'abondance d'un ſang même loüable, qui petillant dans ſes vaiſſeaux, & ne pouvant plus s'y contenir, ne manque pas à la premiere occaſion, quelque petite qu'elle ſoit, de s'échapper par les endroits les plus foibles, qui ſont leurs orifices.

Vous voïez maintenant Mon-

sieur, la raison de ce mot si sage d'Hippocrate, quoiqu'il ait l'air d'un paradoxe ; *Que rien n'est plus dangereux qu'un état de force & d'embonpoint, au delà duquel la Nature ne puisse plus aller*, & que c'est une perilleuse maladie, pour le dire ainsi, que de crever de santé, comme ces gens de grosse & monstrueuse representation, qui toûjours en danger d'être étouffez par l'apoplexie, ou par la rupture de quelques-uns des vaisseaux du cerveau, ont sans doute quelque chose de plus terrible à craindre que la Goutte, ou le Rhumatisme.

Ce n'est pas que la Nature ne se ménage des ressources plus innocentes contre l'excez de l'abondance du sang. Aux uns elle ouvre les hemorroïdes qui les déchargent d'un sang grossier ; dans les autres elle luy fait pren-

dre un chemin tout oppoſé, & leur donne des hemorragies par le nez qui les delivrent d'un ſang ſubtil. J'ai connu un jeune homme plein de vigueur & de ſanté, dont le ſang ne pouvant plus ſe contenir dans ſes vaiſſeaux, faute d'autre iſſuë, ſe faiſoit paſſage par le bout des orteils de ſes pieds: Et même il arrive aſſez ſouvent que quand les voïes ſont ouvertes, on a bien de la peine à arrêter le ſang; & ce qui n'étoit auparavant qu'un retranchement du ſuperflu, devient dans la ſuite une dépenſe inutile, ou plutôt une prodigalité inſupportable de la Nature.



§. II.

La froideur de l'air qu'on respire, la chaleur du poumon, & le temps de la digestion, occasions prochaines & immediates de la Goutte.

LA Goutte peut arriver en tout temps, & même en Eté pendant les rafroidissemens de la saison, lors qu'on marche à grands pas & qu'en marchant on s'échauffe respirant un vent froid dans la bouche; lors qu'on parle avec chaleur dans un lieu ouvert & exposé au serain: & généralement toutes les fois que l'air respiré par quelque canal que ce soit, se trouve trop froid & le sang du poumon trop chaud, pour pouvoir

être temperez l'un par l'autre. Alors l'effet s'en modifie diverſement, ſelon la force ou la foibleſſe du temperament, ſelon que l'air eſt plus ou moins froid ou agité, ſelon que les petites arteres du poumon ſont plus ou moins remplies ; & il eſt étonnant combien peu de choſe ſuffit quelque fois pour cauſer cette maladie dans les corps mal diſpoſez.

Il y a neanmoins deux circonſtances, qui étant jointes enſemble ne peuvent cauſer qu'une abondante & douloureuſe extravaſation. La premiere eſt le temps de la digeſtion particulierement aprés un grand repas. La ſeconde eſt d'avoir alors tous les pores ouverts par une grande chaleur ; & comme ſouvent l'une & l'autre ſe trouvent jointes enſemble pendant la nuit lors qu'on eſt couché, il n'y a point auſſi de Gouttes plus cruelles que celles qui

attaquent les gens dans leur lit. Alors les vapeurs du soupé bouchent le haut des narines, & ferment le passage à l'air du lit, qui s'est épaissi par les vapeurs de la respiration.. On est donc contraint d'ouvrir la bouche pour respirer, & lors que l'air de déhors entre dans la chambre par une cheminé ou par une fenêtre, on fait entrer dans un poumon extrémement chaud un air froid & pernicieux, qui cause bien du ravage dans le corps. Car c'est alors que l'artere du poumon, jusqu'aux plus petis rameaux, est pleine de sang & de chyle. La chaleur du lit ouvre les pores par tout le corps, & facilite le passage à la matiere extravasée. Les nerfs détendus pendant le sommeil ne se deffendent point par le mouvement contre l'acrimonie du sang, & pour comble de disgrace le chyle mêlé dans le sang

eſt une matiere auſſi difficile à diſſiper que propre à former des rœuds. Tout cela joint enſemble conſpire à former une Goutte des plus cruelles.

Celle au contraire qu'on gagne à jeun principalement lors qu'on jeûne, & qu'on n'a rien mangé depuis long temps ; celle auſſi que l'on contracte comme à froid, & ſans s'être beaucoup échauffé, ne ſont pas conſiderables ; parce que dans l'une & dans l'autre les vaiſſeaux du poumon ne ſont par fort remplis, le ſang y eſt pur ſans aucun mélange de chyle, le poumon n'eſt pas échauffé, ni le ſang extraordinairement agité. Ainſi l'extravaſation eſt petite, aiſée à diſſiper, & ne forme jamais de nœuds.



§. 12.

Accord & convenance de ce Systeme avec les Symptomes & les occasions éloignées de la Goutte.

APrés cela, Monsieur, il est aisé de vous satisfaire sur tous les symptomes de la Goutte dont je vous entretiens. Il y en a de diverses sortes selon la diversité des temperamens, parce que la matiere de cette Goutte est le sang même, la source de tous les temperamens. Les bilieuses & les sanguines sont extrémement douloureuses & enflamées, les pituiteuses le sont moins, parce que le sang & la bile sont plus acres & plus piquantes que la pituite, & lors que

le sang est refroidi par la vieillesse, la Goutte ne cause qu'une foiblesse sans douleur, parce que le sang des vieillars abonde en pituite, & que d'ailleurs les routes étant faites par tant d'accez précédens donnent un passage libre aux humeurs.

Ceux qui ont le haut du nés trop étroit par leur premiere conformation, doivent être plus sujets à la Goutte que les autres, parce que les vapeurs de la digestion en bouchent plus aisément le passage; & qu'étant obligés d'ouvrir la bouche pour respirer, ils donnent entrée à un air intemperé, qui gâte le sang au lieu de le rafraichir. On en connoit en effet de ce caractere qui en sont fort incommodez.

Les gens de plaisir & de bonne chere en sont plus souvent attaquez, & plus rudement traittez que les autres, par un facheux

temperament de la vie delicieuse. Plus les mets & les vins sont pleins de feu & d'esprit, plus le sang qui en est formé est subtil, ardent, & spiritueux : & lors qu'il est hors de ses vaisseaux, les douleurs sont d'autant plus grandes, que les esprits de ce sang étant arrétez, piquent & brûlent par dehors les nerfs qui sont d'un temperament froid. Et c'est par cette raison, pour le dire en passant, qu'ont reduit au lait les gouteux incurables, parce que le sang qui se forme de cet aliment est doux : il n'a rien de piquant & d'acre, & il peut couler ou s'arrester impunément sur les nerfs, sans leur causer ni douleur ni grande foiblesse.

D'ailleurs les personnes qui se traittent bien ont le sang plus mêlé de serositez, & les vaisseaux plus delicats & plus aisez à se resserrer par l'impression du moindre

dre froid ; au lieu que ceux qui travaillent de grande force, & qui vivent durement, ont les vaisseaux plus fermes & plus dégagez, le sang moins petillant, plus déchargé de serositez superfluës, & ainsi moins propre à sortir de ses vaisseaux. A quoi l'on peut ajoûter qu'ils aiment mieux dormir séculierement en ronflant, que de donner entrée à la Goutte, en dormant la bouche ouverte.

Enfin les personnes sujettes aux hemorroïdes, ou aux pertes de sang, soit qu'elles soient ordinaires ou dereglées, ne sont point incommodées de la Goutte, parce que le sang sortant de ces vaisseaux suit toûjours les routes qu'il trouve fraïées dans le corps, & lors qu'elles sont fermées par quelque obstruction, le sang se repand ailleurs, & forme la Goutte.

On a vû un vieillard, qui s'étoit fait une si longue habitude de cette alternative de maux, que la Goutte & les Hemorroïdes sembloient se le prêter reciproquement; lors que les Hemorroïdes disparoissoient, la Goutte le visitoit, & lors que celle-cy quittoit la place, celles-là ne manquoient de la remplir, & de succeder à la Goutte, jusqu'à ce qu'une nouvelle occasion la fit revenir. Ainsi tourmenté par l'une, affoibli par les autres, il ne sçavoit bonnement qu'elle étoit la plus incommode de ces mauvaises hôtesses, sinon qu'il préféroit toujours celle qu'il n'avoit pas à celle qui l'occupoit actuellement.

Les premieres atteintes de la Goutte sont assez légeres, on doute souvent à quelle cause on les doit attribuer, ou quel nom on leur doit donner. Et ce qui est assez plaisant, on en accusera

plutôt les choses les plus innocentes; tantôt c'est en général une fluxion sur le pied ou sur le genoux, en quoy on ne se trompe pas; tantôt c'est une entorse, ou quelque tumeur avanturiere. La Goutte ne vient que la derniere dans l'esprit, encore n'est ce que pour en condamner la pensée, & l'on s'en défend du simple soupçon comme d'un crime.

Avoüez le, Monsieur, n'avez vous pas eû cette foiblesse si commune, d'attribuer vôtre mal à toute autre cause qu'à la Goutte? Vous seriez peut-être le premier qui n'y auroit pas esté pris. Et c'est ce qui a donné lieu de la comparer aux enfans des grands Seigneurs, qu'on ne baptise que dans un âge un peu avancé. Si cette Lettre vous avoit trouvé disputant encore à la Goutte son nom & ses effets, je vous aurois fait une étrange sorte de com-

pliment, de vous être allé désabuser si brusquement de cette erreur, dans la bonne foy dont vous étiez encore en possession.

Cette équivoque, qui fait méconnoître ce mal aux jeunes apprentifs dans les premiers essais, n'est fondée que sur le peu de douleur qui les accompagne : C'est que le temperament, qui est fort & vigoureux dans les jeunes gens, se défend contre l'intemperie de l'air, & ne lui céde que par degrez. Les vaisseaux sont fermes, les muscles étroitement joints & serrez, & les voïes n'étant point encore faites, le sang trouve les passages fermez, ou n'arrive qu'en petite quantité aux jointures, où il commence à causer de la douleur. Mais lors que le temperament est affoibli, ou que les chemins sont ouverts, la moindre intemperie froide extravase toujours un peu de sang,

qui ſe diſſipe en peu de temps, s'il n'y a point de chyle mêlé.

§. 13.

Que rien ne peut mieux juſtifier ce Syſteme que l'experience. Condition à obſerver pour ceux qui voudront s'y expoſer de bonne foy.

TOut ce Syſteme, Monſieur, ſe ſoutient aſſez bien par tout. Il n'y a aucune partie qui ſe démente, ſuppoſé que l'origine que j'ai marqué ſoit effective, & il ne lui manqueroit de ce côté que la certitude de l'experience. Il eſt vrai que vous pouvez déja conter ſur la mienne, & j'oſerois dire ſur la vôtre, ſi vous pouviez vous ſouvenir de l'occaſion qui a don-

né commencement à vôtre Goutte. Mais comme les gens sont naturellement défians, si quelqu'un ne s'en rapporte pas à moi, il peut l'éprouver lui-même, pourveu qu'il ait passé quarante ans, & s'il a besoin pour cela de l'ordonnance du Medecin, en voici une qui mettra l'experience hors de tout soupçon de supercherie.

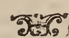
Qu'il choisisse pour la faire un jour plus froid & plus venteux que les autres, s'il ne la fait pendant l'Autonne, ou pendant l'Hyver ; Qu'il soupe bien, pour se précautionner contre la Goutte à venir ; Qu'il couche dans une chambre où il y aura une fenêtre ou une cheminée ouvèrte, & qu'en se mettant au lit, dont les rideaux seront ouverts, il se boûche tellement les narines, qu'il ne puisse respirer que par la bouche ; j'ose assurer que son attente ne sera point trompée ; mais

qu'il aura la ſatisfaction de ſouffrir beaucoup, & de crier bien haut.

N'eſt ce pas là, Monſieur, un joli ſecret, que celui de ſe faire venir la Goutte à point nommé & de gayeté de cœur? Vous en riez malgré vos douleurs. Mais parlons ſerieuſement, en verité il ſeroit à ſouhaitter que quelqu'un des plus incredules eût cette charité pour le genre humain, de mettre cette découverte dans le dernier degré d'évidence & de certitude. Un goutteux volontaire en gueriroit une infinité d'autres, ou plutôt il banniroit de la France & de l'Europe même ce mal, qui ſe rend déſormais ſi commun, parce que pour s'en garantir il n'y auroit qu'à en connoître l'origine & la cauſe, & qu'aprés une épreuve ſi autentique, on n'en douteroit plus.

Il n'en faudroit pas d'avantage

pour l'exterminer du monde. Car si nous en croïons le recit des voyageurs, on ne sçait dans la plus grande partie de l'Asie ce que c'est que la Goutte. Exemption heureuse, qu'on ne peut attribuer qu'à la bonté du temperament, qui se défend contre les mauvaises impressions de l'air ; ou à la douceur de l'air qui est innocente & amie du poumon. Or comme dans l'Europe, il y a des gens d'un temperament aussi robuste qu'il y en ait dans toute l'Asie, qui ne laissent pas d'être attaquez de la Goutte, j'aurois plus de panchant à croire que c'est une suite de la disposition favorable de l'air qu'un effet de la vigueur du temperament.



§. 14.

Que la connoiſſance de ce Syſteme peut beaucoup diminuer le nombre des goutteux, quoi qu'il ne puiſſe pas abolir entierement la Goutte.

AU reſte, Monſieur, ſi vous croïez que je m'avance un peu trop par cette promeſſe, je vous permets d'en rabattre autant que vous le jugerez à propos, ſans craindre que je vous en deſavouë. Vous êtes trop ſage pour prendre au pied de la lettre des conſequences de cette nature, fondées ſur des découvertes de ce qui ſe paſſe dans le corps humain, dont les reſſorts ſont hors de la portée de nos yeux. Car

pour commencer par l'immunité de la Goutte, que nos voïageurs accordent si liberalement & de leur plein gré aux Orientaux; je craindrois que ce privilege ne fût pas si bien établi, qu'on ne lui pût donner quelque atteinte, ou que ce ne fût au plus qu'une exemption du nom, qui laissât subsister toute la chose.

Car ils nous content eux-même que les Indiens souffrent quelquefois de grandes douleurs dans leurs membres, causées par le mauvais air, qui est la chose du monde qu'ils apprehendent le plus. Cette circonstance déja ne ressemble pas mal à la Goutte, & à la cause exterieure que j'en ay marquée. Comment un mauvais air pourroit-il exciter dans le corps des douleurs si sensibles s'il n'entroit dedans par la respiration ?

Le remede qu'ils y appliquent

achevera de vous le perſuader. Vous croïez peût-être qu'ils ſe mettent d'abord au lit comme on fait en Europe, & qu'ils traittent la Goutte avec cérémonie ? Non, Monſieur, ces gens incivils au contraire ont recours à la poudre à canon, pour lui donner la chaſſe; ils en font ſucceſſivement pluſieurs petits amas ſur la partie malade, & y mettant le feu il la font ſauter en l'air par cette mine d'une invention nouvelle. Car cette poudre prenant feu emporte avec elle au travers de la peau tout ce qu'elle trouve de ſimpatique dans la partie, l'inflammation ceſſant la douleur ceſſe d'abord, & ce qui reſte d'embaras ou de matiere ſe diſſipe de ſoi-même par le travail.

Ce remede guerrier ne ſieroit peut-être pas à un homme de robe comme vous, & d'ailleurs je n'oſerois pas vous garentir ce que

je n'ai pas éprouvé. Mais quoi que je ne voïe point pourquoi il ne produiroit pas le même effet dans ce que nous appellons Goutte, si on avoit le courage de s'en servir; ce n'est pas là neanmoins ce que j'en pretens conclure. Il me suffit que le privilege, qui exempte les Indiens de la Goutte ne soit pas assez bien établi pour le pouvoir legitimement étendre jusqu'aux Européens.

En effet si la découverte que je vous expose est veritable, la Goutte entre dans le corps par une porte, qu'il est difficile de lui fermer, quelque soin qu'on en prene. Car enfin à quelque prix que ce soit il faut respirer; c'est une fonction de vie dont on ne peut se dispenser un seul moment. Or c'est un grand hazard si l'air & le poumon se trouvent toujours dans une si juste proportion l'un à l'égard de l'autre, que le premier

puisse rafraichir le second sans l'incommoder. Pour troubler même cette douce temperature, il n'est pas necessaire que l'air soit devenu plus froid, qu'il n'étoit auparavant; il suffit qu'on se soit extraordinairement échauffé; l'air qui étoit assez temperé pour une saine respiration, sans aucun réel changement de sa part, devient tout d'un coup trop froid, même dans les chaleurs de l'Eté pour un poumon échauffé & peut donner la Goutte par ce refroidissement, où l'on passe d'une extremité à l'autre, parce que l'ardeur du poumon & le froid de l'air sont des qualitez relatives; & ce qui est temperé, pour un homme dans un état tranquille, se trouve disproportionné à l'égard d'un autre qui est hors de son assiette naturelle.

Enfin, Monsieur, pour remonter à la premiere origine de la

Goutte qui est la volonté de Dieu, nous la devons regarder, avec les autres maux, comme des moïens dont sa misericorde se sert pour rafiner la vertu des Justes, pour expier les pechez, & pour corriger les pécheurs. On soupçonne souvent cette incommodité dans les vieillars, d'être le fruit tardif des débauches de leur jeunesse. Si cela est vrai quelque fois, pour l'ordinaire c'est une pure calomnie, & rien n'est plus propre à la refuter que cette Dissertation.

Mais de quelque principe qu'elle vienne, elle est entre les mains de Dieu un moïen d'épreuve ou d'expiation, dont le cours est reglé par la Providence, sans que rien soit capable de l'arrêter ou de l'interrompre. Les maux sont en quelque sorte les Officiers de la justice Divine, qui vont faire dans les corps où ils sont envoïez,

des executions ausquelles on ne peut s'opposer. Ce sont des Soldats que Dieu y met en garnison. Ils y demeureront malgré tous les remedes de la Medecine, jusqu'a ce que celui qui les a commandez les rappelle.

Les Philosophes donc ne trouvant dans la Nature que ce que Dieu leur fait découvrir, sont bien éloignez de pouvoir jamais par leurs inventions ou par leurs découvertes bannir entierement du monde aucune de ces maladies qui exercent la patience des hommes. Mais cela n'empêche pas qu'aprés qu'il s'est servi longtemps de nôtre ignorance pour nous éprouver ou pour nous châtier, on ne puisse profiter des lumieres nouvelles qu'il nons donne de temps en temps, pour éviter les maux dont nous sommes environnez, ou du moins pour les soulager, quand nous les souffrons.

Ainsi, Monsieur, en vous découvrant l'origine de cette maladie, je crois vous avoir donné un excellent preservatif, & tel que si vous l'observez, ou elle ne reviendra plus, ou si elle vous fait encore quelque surprise par la difficulté que vous auriez à vous tenir sur vos gardes, l'avantage que vous aurez sur elle, vous en adoucira les accez, & vous la fera regarder comme une bagatelle.



§. 15.

La douleur, la foibleſſe & l'enflure, trois effets de la Goutte, diſſipez par la reſpiration tiede, par l'exercice & par la diete. Et premierement de la reſpiration.

VOus voilà, Monſieur, ſuffiſamment armé contre la Goutte à venir. Mais la precaution, dites-vous, n'eſt pas un remede, & tout ce diſcours ne vous guerit pas de la douleur préſente, qui n'en eſt pas moins ſenſible. Vous faites toujours dans vôtre lit une fort triſte figure, & cette inutilité incommode eſt auſſi contraire à vôtre humeur agiſſante qu'à vôtre complexion delicate.

Je puis neanmoins vous dire que c'est se guerir en partie que de n'empêcher pas sa guerison, que la nature medite & avance toujours insensiblement. Or c'est ce que fait la précaution, qui en prévenant ou arrêtant la cause de la Goutte, empêche que l'operation de la nature ne soit troublée, & laisse achever au temps l'ouvrage qu'elle a commencé.

Et pour vous le faire voir, on peut reduire tous les effets de la Goutte qu'on peut guerir ou soulager, à la douleur, à la foiblesse, & à l'enflure, ou à l'embarras de la matiere déplacée. Or la précaution suffit presque toute seule pour vous délivrer de ces trois incommoditez. La respiration tiede appaisera par simpathie l'inflammation, & par consequent la douleur qu'elle cause. L'exercice & le mouvement défendra les nerfs contre la foiblesse, & étant

fecondée par une diéte fevere diffipera peu a peu l'embarras des nœuds & des humeurs.

Vous n'avez donc avant toutes chofes qu'à prendre de juftes mefures, pour ne donner le jour & la nuit à vôtre poumon qu'un air tiede & fain à refpirer ; ce qui fe peut faire fans fe gêner beaucoup. Je dis tiede, pour exclure l'air de la nuit, & toute autre refpiration froide, foit par le nez, foit par la bouche ; parce qu'il y a quelquefois des ardeurs du poumon dans un tel dégré, que toute la préparation de l'air qui fe peut faire par les narines, n'en peut corriger affez l'intemperie pour le réconcilier avec lui : Et ce font celles, qui étant caufées par quelque obftruction, ou par une trop grande abondance de fang, font trouver froid l'air le plus doux & le plus temperé quand on refpire profondement.

Je dis sain, pour fuïr une autre extremité opposée, qui seroit de s'enfermer la nuit entre les rideaux d'un lit mediocre, dont l'air à force de le respirer, deviendroit enfin une vapeur incommode & nuisible excepté dans les grands froids de l'Hyver.

C'est dequoi ont fait une funeste épreuve des gens de ma connoissance, qui ayant pris la coûtume de s'ensevelir toute la nuit & presqu'en toute saison dans les draps & sous la couverture de leur lit, pour se garentir mieux du mauvais air & pour dormir plus chaudement, outre une maigreur, une pâleur & une foiblesse générale qu'ils en ont contractées, se sont peu à peu tellement infectez du poison lent de leur propre haleine, qui étoit déja naturellement bilieuse, qu'elle les a enfin conduit au tombeau,

ſans qu'ils ayent receu aucun ſoulagement des remedes, que les Medecins appliquoient au hazard à un mal dont ils ignoroient la veritable cauſe. C'eſt encore l'abus où tombent de bonnes femmes, qui de peur que les malades qu'ils gardent, ne reſpirent un mauvais air, dans une chambre bien cloſe, & où l'on entretient du feu, ferment religieuſement tous les rideaux, & leur font ſcrupuleuſement reboire mille fois la vapeur empoiſonnée qu'ils ont reſpirée. Tant il eſt vray, Monſieur que la remarque de vôtre Horace eſt judicieuſe, que ſouvent en évitant un défaut, on ſe jette ſottement dans une extrémité contraire, & plus dangereuſe.

Le juſte temperament qu'il faut garder ici eſt de coucher dans un lieu raiſonnablement grand, dont l'air en tout temps n'ait aucune

communication avec l'air du dehors. Faute de cette précaution ou de cette connoissance, on voit de pauvres goutteux, couchés presque sous de grandes cheminées, passer tristement dans leurs lits les Automnes, & quelquefois les Hyvers entiers, parce qu'en haletant de douleur, sans y penser ils fournissent toûjours à leurs maux la même cause qui les a commencez, où ils la renouvellent toûjours lors qu'elle se passe, jusqu'à ce qu'une saison plus douce leur donne du soulagement. Car sans qu'ils y fassent réflexion, leur sang devenu moins abondant ou plus temperé, dissipe les vapeurs qui fermoient le passage de l'air, & les reduit peu à peu à une respiration plus commode.

Mais que ferons nous, Monsieur, lorsque pendant la nuit les deux canaux du nez sont tellement fermez par l'abondance des

humeurs qui les occupent, qu'elles n'en laiſſent aucune partie libre pour le paſſage de l'air ? Car enfin il faut reſpirer, à moins d'être ſuffoqué, & qui voudroit alors s'opiniâtrer à le faire par les narines, ne feroit autre choſe que de s'incommoder notablement en fuïant une autre incommodité.

Je pourrois déjà vous dire que rien n'eſt plus propre à entretenir la liberté du commerce de l'air avec le poumon que la ſobrieté. Un ſouper frugal n'envoye au cerveau que des vapeurs moderées, qui ne troublent point le ſommeil, & ne diminuent point la reſpiration. C'eſt ce qui a fait dire au Sage dans l'Eccleſiaſte. *Que les grands repas des riches*, ſont ordinairement ſuivis de longues inſomnies qui ſont la juſte punition de leur intemperance. *Saturitas divitis non ſinit eum dormire.*

Mais quoi? Le mal eſt fait, me

direz vous. Il n'est plus temps de l'empêcher, il s'agit seulement d'y trouver un prompt remede. Dailleurs il faut avoüer de bonne foy que cét embarras ne vient pas toûjours du rassasiement, la qualité des viandes, la disposition du temps, l'ardeur du sang, la figure trop étroite du nez & d'autres causes semblables y peuvent contribuer autant que la quantité du repas.

Voici donc un autre moïen assez aisé de rompre ou d'empêcher cette obstruction. Il faut seulement considerer qu'elle ne se forme pas par l'inspiration, c'est à dire par l'entrée de l'air exterieur dans les narines, qui étant pur & sans mélange, ne peut gueres de lui-même embarasser sa voïe. Mais elle est causée par l'expiration de l'air, qui revenant du poumon chargé de vapeurs & de fumées, se bouche peu à peu le

passage

passage à soi-même.

On n'a donc pour respirer avec liberté qu'à séparer les routes de ces deux parties de la respiration, & à rendre par la bouche, même en dormant l'air qu'on a reçu par le nez, ce qui n'est pas difficile lors qu'on y est accoûtumé. Poussons encore la difficulté plus loin. Le passage est peut-être tellement condamné en un certain temps que l'air du dehors n'y sçauroit entrer, quelque effort qu'on fasse pour l'attirer. En ce cas, Monsieur, je vous ordonne (je parle en Medecin) de temperer si bien par la chaleur du lit l'air que vous serez contraint de recevoir par la bouche, qu'il soit justement dans une proportion de tiedeur pareille à celle qu'il eût contractée dans les narines, & je vous fais cette ordonnance sur peine de faire revenir la Goutte, en cas que vous en ayez déja

souffert plusieurs accez qui aïent facilité l'ouverture des vaisseaux, & les routes du sang qui s'en seroit épanché.

※※※※※※※※※※※※※※※※※※

§. 16.

Que la respiration chaude attire le sang au poumon. Exemple singulier de cêt effet dans une maladie cont. gieuse.

PRenons neanmoins la chose au pis, & supposons que malgré toutes les précautions vous soïez attaqué de la Goutte; la tiedeur de la respiration, augmentée peut-être de quelque petit dégré, sur tout pendant la nuit, vous soulagera notablement, si elle ne vous tire pas tout d'un coup d'affaire.

On peut même ajoûter, que ſi d'abord que le ſang eſt extravaſé, on reſpiroit quelque temps par la bouche un air auſſi chaud & auſſi vaporeux qu'on le peut ſouffrir, la reſpiration chaude répareroit le mauvais effet de la froide; elle appaiſeroit l'inflammation & la douleur, & ſi elle duroit long-temps elle feroit peut-être remonter la matiere extravaſée. Mais pour ne rien diſſimuler, ce remede ſeroit dangereux, ſi elle avoit eû le loiſir de ſe corrompre hors de ſes vaiſſeaux. C'eſt alors une eſpece de poiſon, qui ne peut rentrer dans le ſang ſans le corrompre, & ſans donner la pierre. Que feroit-ce ſi la Goutte étoit vieille ou habituelle, & ſi les nœuds étoient déjà formez aux jointures? Vous en pouvez juger par l'effet funeſte de celles qui en remontant malgré qu'on en ait, donnent la mort, comme

pourroit faire le poison le plus present; aussi le meilleur remede qu'on y puisse apporter est de la traiter en effet comme un poison, en recourant à l Orvietan & aux plus forts antidotes.

Il vaut donc mieux s'en tenir à la respiration douce & tiede, elle est innocente & ne hazarde rien. Cependant l'effet ne laisse pas d'en être infaillible avec le temps. Peu à peu elle appaise l'inflammation par cette raison naturelle, que dans un corps comme le nôtre transpirable de tous côtez, une chaleur nouvelle & extraordinaire qui est excitée dans une partie, attire à soi celle d'une autre, & empêche que les humeurs ne s'y amassent, & n'y portent le feu. Et comme l'inflammation est la principale cause de la douleur, elle appaise l'une à mesure qu'elle diminuë l'autre. C est une experience qui ne coûte rien, & qu'un

homme ſain peut faire aiſément & ſans s'incommoder: ſi étant couché bien chaudement dans ſon lit, on reſpire long-temps par la bouche, l'air qui eſt entre les linceuls, on ſe ſentira les pieds notablement refroidis.

Sur quoi, Monſieur, je vais vous conter l'hiſtoire d'une gueriſon aſſez ſurprenante, pour exercer l'eſprit de Meſſieurs de la Faculté; je ſçai la choſe de celui même qui en fût le ſujet, qui étoit un Curé de la campagne. Il couroit dans ſa Parroiſſe, & dans les Villages d'alentour une Fiévre maligne & putride, qui emportoit tant de monde, qu'on étoit tenté de croire que c'étoit la peſte. Il gagna le mal en viſitant ſes malades, & un jour qu'il ſe portoit le mieux du monde, il s'en revint le ſoir avec une grande fiévre & un grand mal de côté. Il ne fut ſaigné que deux fois &

fort légérement, dont bien lui prit. La saignée appaisoit bien la douleur, mais plus on saignoit, & plus le pouls en s'affoiblissant toujours, devenoit plus vîte & plus frequent, & la fiévre ne quittoit le malade que pour le laisser mourir. Elle en emporta un grand nombre de cette sorte, & l'on s'apperçût trop tard que la saignée n'étoit pas le remede. Il voulut tenter une autre voïe pour se soulager, & sur le principe que je viens de vous exposer, il s'avisa de respirer pendant une nuit l'air d'entre ses linceuls, qui étoient blancs & bien bassinez. L'effet qu'il avoit prevû ne manqua point d'arriver : Son poumon se remplit de sang qu'il crachoit à mesure, & il en couvrit une serviette toute entiere. Sa douleur se dissipa, la fiévre pour le dire ainsi, passa du cœur dans le poumon ; il s'y alluma un si grand feu qu'il

étoit contraint de respirer prés à prés en haletant, comme un homme qui auroit couru long-temps à perte d'haleine, non sans l'étonnement des domestiques, qui s'imaginoient qu'il affectoit par plaisir cette maniere incommode; mais enfin, *ut primum cessit furor, & rabida ora quierunt.*

Le halettement cessa, & dans peu il se trouva en état de recommencer les fonctions de son ministere envers les malades.

S'il est dans la Medecine des téméritez heureuses, on peut mettre en ce rang une methode si excentrique; & je ne voudrois pas conseiller à personne de s'en fai- un exemple. Car il semble d'abord que le transport du sang des côtez dans le poumon, au travers de la membrane qui l'enveloppe, devoit infailliblement causer la peripneumonie. C'est ce que je laisse à examiner aux Medecins de

profession. Quoi qu'il en soit dans la crainte de quelque accident, il n'osa jamais proposer cet expedient à deux de ses Confreres plus jeunes & plus vigoureux que lui, qui furent attaquez aprés lui de la même maladie, & il aima mieux les laisser mourir régulierement & dans les formes, entre les mains des Medecins, que de s'exposer au hazard d'avoir quelque chose à se reprocher dans dans une matiere si delicate.

Je ne vous allegue aussi cet exemple que pour vous prouver cette maxime, que dans le corps humain, où les voïes sont ouvertes en tous sens & de tous côtez par le moïen des pores, une chaleur attire l'autre avec la matiere qui la causoit, par une espece de saignée interieure, qui fait passer le sang d'une partie incommodée dans une partie saine, pour le soulagement de la premiere.

miere. Il y a bien de l'apparence que ces Gouttes érrantes & vagabondes, qui ſe jettent tantôt ſur une partie & tantôt ſur une autre, & ces autres qui remontent au peril évident de la vie, & qui vont empoiſonner le ſang & le cœur par une matiere qui depuis pluſieurs années s'eſt corrompuë dans un cû de ſac, c'eſt à dire dans une extremité du corps ſans iſſuë; que ces Gouttes, disje, ne font ce nouveau mouvement que par la machine de la chaleur qui les arrache du lieu où elle repoſoient.



§. 17.

Que la saignée est une précaution utile contre la Goute à venir, & un méchant remede contre la Goutte actuelle. Quelle sorte de saignée on y peut employer.

MAis, Monsieur, s'il faut seconder l'inclination de la Nature, il y a une autre sorte de saignée plus innocente, & dont l'effet est immancable pour une fois seulement. C'est de l'appliquer aux vaisseaux capillaires, par où quelques Medecins supposent que le sang peut s'extravaser dans les jointures. Vous me demandez sans doute en lisant ceci, où je trouveray des Lancettes assez fines & déliées, pour ouvrir ces petits vaisseaux qui aboutissent à la peau.

Il ne tiendra pas à cela que vous ne pratiquiez cette ſorte de ſaignée. Vous en trouverez dans ces pointes inviſibles, dont les orties ſont heriſſées. Prenez-en une poignée avec un gand, & foüettant la Goutte pendant quelques minuttes, châtiez-la d'avoir eû la temerité de ſe prendre à vos pieds.

Je ne ſçais ſi ce conſeil vous fait frémir ; pour vôtre honneur je n'en veux rien croire juſqu'à ce que vous me l'aïez aſſuré. Vous n'étes pas ſans doute de cès gens qui s'aiment avec une tendreſſe ſi mal entenduë , qu'ils aimeroient mieux ſe laiſſer eſtropier par la Goutte pour le reſte de leurs jours que de ſe faire la moindre douleur. S'il vous reſtoit encore quelque ſcrupule ſur cela, aſſurez-vous ſur ma parole que ces deux ſortes de douleurs ſe chaſſent où s'étouffent mutuellement. Celle de la Goutte émouſſe le ſentiment

de celle de l'ortie, & celle de l'ortie toute petite qu'elle est, appaise les grandes douleurs de la Goutte, parce que tout le feu qui enflâmmoit la partie s'évapore par les petites pustules que les poils de l'ortie excitent sur la peau.

Mais il y a sur cela deux observations à faire, la premiere est qu'il suffit de la premiere dose de ce remede, & la seconde feroit un mauvais effet. Comme il n'y auroit plus d'ardeur à exhaler, elle ne feroit qu'ouvrir les extremitez des petits vaisseaux, qui entretiendroient goutte à goutte le sang extrauasé, avec la tumeur qu'il produit. Ou si l'on vouloit reïterer ce remede pour rompre ce commerce par la diversion, il faudroit l'appliquer plus haut que la partie goutteuse; par exemple au bras, si la Goutte étoit dans le poignet. Dailleurs cette discipline ne sert de rien, pour

corriger les Gouttes habituelles & nouées. Plus indociles que les autres par leur vielleſſe, elles en tourmenteroient d'autant plus inutilement leur malade, qu'elles cauſent peu d'inflâmmation qui ſe doive évaporer, & que les nœuds qu'elles ont faits ne ſe défont point à coups d'ortie.

Voila, Monſieur, la ſaignée dont on peut innocemment ſe ſervir en cette occaſion. Car pour la ſaignée effective qui ſe fait par l'ouverture de la veine, elle peut quelquefois ſervir de précaution contre la Goutte prochaine, mais elle n'eſt pas de grand uſage contre la Goutte actuelle, parce que d'un côté en ne tirant que le ſang des vaiſſeaux, elle n'a garde de diſſiper celuy qui en eſt ſorti, & qui n'a plus de communication avec lui, & comme de l'autre elle diminuë avec le ſang la chaleur naturelle, elle retarde d'au-

tant plus cette dissipation, qu'il n'y a que la chaleur naturelle qui la puisse procurer.

§. 18.

Utilité du mouvement & de l'exercice pour fortifier les nerfs & pour dissiper la matiere de la Goutte.

LE remede de la foiblesse est le mouvement & l'agitation. Rien n'est plus propre à fortifier les nerfs affoiblis, & dissiper même l'humeur qui fait la Goutte, que de ne donner aucun répos à la partie malade; mais même de l'agiter continuellement en tous les sens dont elle peut être remuée, & dans les figures mêmes les plus douloureuses; parce que le mouvement dispersant la ma-

tiere dans les places d'alentour, empêche l'amas qui s'en feroit en un même lieu : & prévient ainsi les nœuds, qui ne sont autre chose que l'union & le repos de la matiere amassée.

Aussi rien n'est moins medecin que la delicatesse de ces gens, qui se mettent au lit dés la plus legere atteinte. Il faut au contraire disputer sa liberté, & combatre jusqu'au bout sa foiblesse & sa douleur, parce que les esprits, qui bandent les nerfs dans le mouvement, les défendent toûjours contre l'acrimonie du sang, & empêchent qu'il ne s'y attache. Que si le mouvement est entierement interdit, il vaut toûjours mieux demeurer en son seant, s'il se peut, que de fermenter cette humeur par la chaleur du lit.

Mais comme il est rare que la Goutte commence d'abord en toute sa force, la premiere dou-

leur est assez modérée pour n'empêcher pas le marcher. C'est un signe qu'il y a du sang extravasé, mais qu'il n'est pas encore arrivé tout entier aux jointures. Alors, Monsieur, sans differer profitez de la liberté qu'elle vous laisse, & tenant un manchon dans une main & le bâton dans l'autre, allez faire à pied & à jeun s'il se peut un tour de deux lieuës à la campagne, aïant toûjours le nés dans vôtre manchon pour en respirer l'air, si le temps est froid & venteux. La douleur s'augmentera peut-être à mesure que vous marcherés; mais vous ne laisserés pas tout en clochant de continuer vôtre promenade jusqu'à vous fatiguer. On vous permet seulement de vous arrêter un peu de temps en temps pour reprendre haleine, sans vous asseoir neanmoins, parce que ce vous seroit une affaire de vous rélever,

& j'aurois peur que cette nouvelle dépence ne vous fit perdre courage, & renoncer à l'entreprife.

Revenu à la maiſon vous prendrez ſeulement un potage, & vous vous mettrez au lit. Alors vous gouterés agreablement la douceur du repos, les douleurs ſeront appaiſées, & pendant que vous dormirez profondement, toute cette matiere incommode, agitée par le mouvement, conſumée par la diete ſe diſſipera d'elle-même entiérement, & le lendemain vous vous trouverés les pieds fermes, & en état de recommencer la promenade avec autant de plaiſir, que la precedente aura eſté penible.

Si la Goutte s'eſt attachée à vos mains vous ſuivrés le même regime, & vous en ſentirés à peu prés le même effet; je dis *à peu prés*, parce que comme les mains

ne travaillent pas autant que les pieds, j'ai éprouvé que l'effet n'en étoit pas si prompt.

§. 19.

Que la diete severe est d'une force éprouvée contre tous les effets de la Goutte.

MAis le souverain remede, sans lequel les autres seroient peu utiles, & avec lequel ils ont une efficace entiere, est une diete exacte & severe pendant quelques jours. Elle diminuë la masse & le boüillonnement du sang, elle rafraichit le poumon, qui ne s'échauffe le plus souvent que par son excessive abondance: Elle contraint la Nature à mettre en usage le sang extravasé aprés l'avoir rectifié, ou

du moins à le chaſſer du corps par les hemorroïdes, elle diſſipe les nœuds qui ſe forment, & qui n'ont point encore pris une ferme conſiſtence. Elle conſume les matieres cruës & indigeſtes, qui s'y rendent pour les groſſir ou pour les entretenir; & levant les obſtructions des vaiſſeaux, elle ôte l'occaſion prochaine au ſang de ſe déborder, & de ſortir hors de ſon lit, pour aller porter la douleur & la foibleſſe dans les parties les plus éloignées. Enfin la diete ſeule ſans le travail ne laiſſe pas d'être extrémement utile, parce qu'elle peut ſuppléer à ſon défaut, & faire avec le temps ce qui ſe pourroit faire en moins. Le travail ſans la diete ſert de peu de choſe, & tire la gueriſon en longeur: parce que la Nature ne s'attache jamais à digerer les humeurs ſuperflues, pendant qu'on lui fournit toûjours dans une am-

ple nourriture dequoi exercer la chaleur naturelle ; & tout ce que peut faire le travail ou l'agitation du corps, c'est de l'aider à digerer ce qu'on a mangé ; mais la diete & le travail joints ensemble ont une vertu éprouvée contre la Goutte, & il n'y en a point de si opiniâtre qui leur puisse resister.

La diete ne régle pas seulement la quantité de la nourriture, mais encore la qualité, & les livres sont pleins du regime que les goutteux doivent observer. Mais de ces divers alimens qui font le sujet de leurs observations, il n'y en a point qui merite plus d'attention que le vin. L'usage qu'on en fait ne donne point la Goutte par lui-même, quoi qu'on rejette souvent sur lui le tort de cette maladie.

Mais lors qu'une occasion exterieure a déterminé les vaisseaux

à s'ouvrir, le vin par l'ardeur boüillonnante qu'il répand dans le ſang, les entretient dans cette diſpoſition, & ſouvent il continuë un mal qu'il n'a pas commencé : parce que des vaiſſeaux qui ſe ſont repris & diviſez pluſieurs fois les uns des autres, ſe ſeparent encore aiſément à la premiere occaſion, il ne faut pour cela qu'un nouveau degré de chaleur dans le ſang, pour lui faire ouvrir ſes vaiſſeaux, aux endroits où les arteres s'abouchent avec les veines.

Or c'eſt ce que fait l'uſage du vin pur. Il cauſe à peu prés dans nos veines le même deſordre, qu'étant nouveau il fait, ſelon l'Evangile, dans des vaiſſeaux vieux & uſez. C'eſt ce qui l'a fait entierement interdire aux goutteux. Mais en cela on pourroit avoir quelque égard à l'âge, au temperament du malade, & à la

cause de la Goutte, qui ne demande pas toûjous la même abstinence. Pourvû qu'on y mêle trois ou quatre fois autant d'eau, il est incapable de nuire à personne & moins encore à ceux qui sont avancez en âge ou d'une foible complexion.

Une diversion prompte seroit de se procurer, si on pouvoit, les hemorroïdes. Le sang qui s'écouleroit par cette voïe, attireroit celui de la Goutte & l'entraîneroit avec lui. La friction rude & frequente du bras, en allant du poignet au coude, & du coude jusqu'à l'épaule, n'est pas inutile pour diminuer l'affluence du sang qui se répand sur cette partie, & pour faire remonter celui qui s'y est dégorgé. Mais en chassant le sang de la jointure, il faut y attirer les esprits qui servent au mouvement, & si la Goutte est au poignet, il est bon étant assis de

s'appuyer peu à peu ſur les mains juſqu'à ſe ſouler de ſa chaiſe, où de faire travailler la main malade juſqu'à la laſſitude à quelque choſe de penible, pour obliger les nerfs de ſe bander par l'abondance des eſprits, & de ſe deffendre contre l'impreſſion maligne de la matiere extravaſée.



SECONDE PARTIE
DE LA
GOUTTE FROIDE.

---

§. I.

Occasion de cette partie, comme étant hors du premier dessein. Que la Goutte froide se forme de la pituite du cerveau.

JE croyois, Monsieur, n'avoir plus rien à dire sur le sujet que je traitte dans cette Lettre : J'étois sur le point de la fermer en cet endroit, & de vous l'envoïer telle qu'elle est, lorsque j'ai reconnu un peu plus sensiblement que

que je n'aurois voulu, que je n'étois pas encore à la fin de mon ouvrage. J'ai été pris d'une nouvelle eſpece de Goutte, qui pendant quelques jours qu'elle m'a contraint à tenir le lit & à garder la chambre, m'a donné lieu de faire de nouvelles réflexions ſur ce Syſteme, & de croire aprés tout que les Auteurs, qui attribuent ce mal à une humeur froide n'ont pas tort en toutes choſes.

Vous admirerez peut-être la temerité de la Goutte de s'être oſé prendre à une main qui écrivoit contre-elle. Mais il vous ſera aiſé quand il vous plaira d'expliquer avec moi cet accident dans un ſens plus commode. Cette eſpece que je ne connoiſſois point eſt venuë le plus heureuſement du monde, pour avoir place dans cette Diſſertation. Elle m'a offert par cette épreuve l'occaſion d'ajoûter à ce Syſteme un

supplément necessaire, & sans lequel il fût toûjours demeuré imparfait. Ainsi pour dire la chose comme elle est, ou comme je la crois, Dieu me la devoit pour vôtre soulagement, & il me l'a peut-être envoyée dans ce dessein qui m'est tres-honnorable, de faire de mes maux un remede pour les vôtres; trop heureux si je puis tirer ce fruit de la peine que j'ai soufferte.

Jusques-ici, Monsieur, je vous ay entretenu de la Goutte dont le sang est la matiere, & qui par consequent tire son origine d'une cause naturellement chaude. Celle dont il me reste à vous parler se forme d'une pituite froide qui se répand sur les membres : Matiere qui aïant des qualitez toutes differentes, suppose la même diversité dans l'occasion qui la procure, & la demande, au moins en partie, dans les remedes

qui la gueriſſent.

Je ne parle pas de cette pituite que j'ai réjettée au commencement de cette Lettre, & dont j'aurai lieu de vous parler plus amplement dans la ſuitte, ſoit celle que quelques Auteurs font deſcendre des parties charneuſes qui environnent le crane, ſoit celle qui venant d'un foïe débauché, enfle ſous le nom de ſeroſitez les jambes des convaleſcens & des perſonnes foibles : Mais je parle d'une pituite épaiſſie, viſqueuſe, & ſalée, & de la même enfin que celle qui deſcend de la tête par les émunctoires ordinaires.



§. 2.

Qu'il y a plusieurs maladies de même nom, qui naissent du sang & de la pituite. Preuve par les maux de tête, le Délire, l'Apoplexie, la Goutte.

AVant que de nous engager dans ce discours, il est bon de prévenir l'étonnement où vous pourriez être, de ce que j'attribuë la Goutte à deux causes toutes contraires, & de vous faire remarquer que cela lui est commun avec plusieurs autres Maladies. Nous portons dans nos corps deux sortes d'humeurs qui sont le sang & la pituite superfluë, dont la premiere se forme dans le cœur, &

la ſeconde dans le cerveau, & qui toutes deux ſe répandent ſouvent hors de leurs vaiſſeaux ou de leurs reſervoirs. Or quoi que leurs qualitez ſoient contraires, leur effuſion ne laiſſe pas de produire à peu prés les mêmes effets douloureux dans les membres où elle s'arrête, & de porter ainſi le même nom.

Les maux de tête ne ſont jamais plus violens, que lors qu'un ſang acre & bilieux va frapper les membranes qui enveloppent le cerveau, ou que les arteres enflez d'une bile ſubtile & d'une grande abondance d'eſprits ébranlent par leur battement les membranes qu'elles touchent. Le Délire vient d'un ſang ſubtil qui ſe répand dans le Tiſſu qu'on nomme Choroïde. l'Apoplexie eſt ſouvent l'effet du même épanchement, qui reſſerre les arteres du rets admirable par leſquelles les

esprits montent du cœur au cerveau, & qui ensuite remplissant tous ses ventricules, bouchent tous les nerfs dés leur naissance. Selon cette analogie, il n'y a point aussi de Goutte plus cruelle que celle qui se forme d'un sang spiritueux & ardent, qui sortant des arteres du poumon, se glisse & s'arreste dans les jointures; comme je vous l'ai expliqué dans la premiere Partie.

Mais il arrive encore souvent, que ces mêmes maladies, qui ont le sang pour leur origine, viennent aussi d'un débordement de pituite qui se répand au dedans du cerveau, ou au dehors sur les membres; comme si les deux maîtresses parties de nôtre corps qui sont le cœur & le cerveau, devoient produire les mêmes maladies, avec cette difference que les maladies qui viennent du sang sont chaudes, & que celles qui

ont la pituite pour matiere ſont ordinairement froides. Je vous en marqueray quelques-unes qui vous ſerviront d'acheminement à la connoiſſance de la Goutte.

§. 3.

Comment la pituite ſe forme dans le cerveau. Incommoditez de la vie appliquée. Que la migraine, les ſtupiditez, l'apoplexie, la paralyſie, le mal caduc viennent de la pituite.

VOus ſçavez, Monſieur, que le cerveau produit beaucoup de ſuperfluitez, ſoit qu'elles ſe forment des vapeurs qui s'y élevent continuellement du ventre

& de l'estomac, & qui se résolvent en eau par la froideur de cette region, & par l'opposition du crane, qui arreste leur mouvement; soit qu'elles soient des restes ou des excremens de mille petits vaisseaux, qui lui portent le sang & les esprits, pour sa nourriture & pour ses operations, & qui se vont perdre dans sa substance. Car au lieu que les vaisseaux capillaires, qui sont répandus par tout le corps, se déchargent de leurs superfluitez par les pores qui leur sont toûjours ouverts, les esprits & le sang qui montent au cerveau, aprés avoir servi aux operations de l'ame, demeurent enfermez sous une espece de voute, qui ne leur donne point d'autre issuë que des sutures pressées, ou des trous imperceptibles; les parties les plus subtiles se changeant en vapeurs y trouvent passage, mais les plus grossieres degenerent

rent en une pituite qui s'épaissit toûjours par cette évaporation, & qui à force d'avoir été battuë ou remuée se change en écume.

Aussi les gens d'étude sont ceux dont le cerveau fait une plus grande abondance de ces superfluitez & ils sont plus sujets que les autres à toutes les suites fâcheuses qu'elles trainent aprés elles. Comme ils ont l'esprit tendu par une continuelle & profonde application, ils prennent beaucoup sur leur corps pour satisfaire à la vaste capacité de leur esprit, & cette contribution de sang & d'esprits, que le cœur envoïe à tout moment au cerveau, pouvant à peine suffire à une si grande dépense, le cœur est contraint de frustrer les autres membres de la part qu'il leur doit du sang arterial, & par cette privation, il les laisse tomber insensiblement dans la langueur.

Une autre suitre incommode de la vie appliquée est que ce sang qui monte à grands flots dans la tête, enfle les arteres & en revient par des veines dont l'une passe prés du tambour de l'oreille, & lors que la chair est d'une tissure délicate, cette veine consume peu à peu par l'ardeur du sang la substance qui est entre deux jusqu'à ce qu'enfin elle vienne à toucher le tambour ; & comme tous les vaisseaux sont tous dans un tremblement, pareil à celui d'une corde d'instrument qui auroit esté pincée, elle y excite un sifflement perpetuel, qui devient enfin incurable. Car ce qui fait voir que ce bruit importun vient de la contiguité d'un vaisseau est qu'étant à jeun, on sent qu'il s'abaisse jusqu'à se faire à peine distinguer. Mais aussi-tôt aprés le repas il se réveille selon la quantité de ce qu'on à bû & mangé, &

lors qu'on s'est pleinement rassasié, l'oreille va jusqu'à crier.

Voilà, Monsieur, la vraie raison de cette dureté d'oreille, que les sçavans contractent quelquefois aux approches de la vieillesse, & de l'impuissance où l'on est de la guerir lors qu'elle a duré seulement deux ans.

Mais la plus facheuse suite est sans doute que ce grand tribut d'esptits & de sang que le cerveau leve sur tout le corps, y demeurant en partie, il se change enfin en flegmes, qui remplissent peu à peu toutes ses cellules, & alors c'est un orage qui se forme, & qui menace les parties inferieures d'une inondation générale ou particuliere, selon que son cours est déterminé par les lieux de son passage.

Il est difficile de sçavoir qu'elle situation prend cette humeur, ou quelle partie du cerveau elle af-

siege pour former les diverses maladies dont elle est la matiere. Car les moindres varietez dans la cause en mettent dans la maladie, quoi qu'elles soit souvent imperceptibles aux yeux des Medecins. Les caracteres qu'ils donnent à ces sortes de maux, n'étant point si distincts ni si bien marquez, qu'ils ne se confondent aisément ensemble.

Quand cette matiere, nonobstant l'évaporation & les petites décharges qui s'en peuvent faire par les émunctoires, s'est assez accumulée pour remplir un des côtez du cerveau, elle cause la migraine. Si elle se répand également par tout avec un mélange de sang, elle empéche ou embarasse la circulation des esprits qui servent au raisonnement, & elle cause ces stupiditez indolentes qu'éprouvent les jeunes gens, lors qu'a force de s'appliquer à

la méditation ou à l'étude, ils se cassent la tête, & deviennent incapables de toute application.

Si cette matiere interdit la communication du cœur avec le cerveau, elle forme l'apoplexie, ce qui arrive apparemment, parce qu'elle presse & serre de si prés les arteres du rets admirable, qui portent les esprits du cœur au cerveau, que ses ventricules, destituez de cette provision continuelle, ne peuvent plus fournir à l'ame dequoi faire ses operations, ni aux nerfs dequoi entretenir le mouvement & le sentiment dans les membres; outre qu'en bouchant les extremitez des nerfs elle ferme les voïes aux esprits qui y pourroient entrer.

Quelquefois elle n'en bouche pas seulement les extremitez naissantes, mais elle se filtre en quelque maniere au travers de leurs fibres, ou de la moüelle de l'épine

du dos, & alors elle cause la paralysie, qui étant parfaite & entiere, éteint tout mouvement & tout sentiment ; & qui n'étant que commencée, interdit seulement l'un ou l'autre, par une distinction qui nous est incompréhensible, en laissant toûjours la liberté de la connoissance & du jugement. C'est peut-être que cette humeur, sans toucher le rets admirable, ne s'attache qu'au commencement des nerfs, soit de ceux qui se produisent de l'épine, soit de ceux qui commencent dés le cerveau.

l'Epilepsie ou le mal caduc n'est qu'une apoplexie imparfaite & passagere, & elle vient de ce que la matiere visqueuse, ou la vapeur qui s'éleve des parties inferieures, embarasse en passant les arteres du rets admirable, & va encore boûcher en telle sorte une partie des fibres, que les esprits peuvent entrer librement dans

l'autre, & y produiſent ces mouvemens irreguliers & convulſifs, qui ſervent à la Nature pour diſſiper la vapeur, ou la matiere qui l'embaraſſe.

§. 4.

Que le Catarre qui tombe dans l'eſtomac, auſsi bien que le rhumatiſme, & la Goutte froide, ſont des effets de la pituite.

SI les ravages, que fait la pituite au dedans du cerveau, ſont d'autant plus effroïables qu'ils ſe paſſent dans une des ſources de la vie, ceux qu'elle cauſe au dehors, pour n'être pas d'une ſi terrible conſequence, ne laiſſent pas d'être fort perilleux, & com-

me il seroit inutile de vous en faire un exact dénombrement, je me contenteray de vous en marquer quelques-uns.

La pituite tombant par les trous du crane se glisse quelquefois pendant le sommeil dans l'estomac. Cette chute n'est accompagnée d'aucune douleur : mais cet avantage est bien payé par une langueur mortelle, où l'on se trouve à son reveil. Croïez le, Monsieur, sur la parole d'un homme qui l'à éprouvé deux fois, la foiblesse d'une personne qui se releve tout nouvellement d'une longue & dangereuse maladie n'est qu'une legere image de celle où l'on est réduit tout d'un coup par ce catarre. On sent un froid au fond des entrailles dont on est glacé jusqu'aux extremitez. A peine a t'on la force de se soutenir, ou le courage de se remuer, & on s'imagine à chaque pas qu'on

va tomber en défaillance. Le poux foible & languiſſant ne bat que de loin à loin, la voix extrémement baſſe, juſqu'à ne pouvoir preſque ſe faire entendre de ceux qui nous environnent, la reſpiration lente, comme ſi le cœur reſſerré par le mélange de ce poiſon froid avec le ſang, n'avoit guéres beſoin du rafraîchiſſement ordinaire. Auſſi le plus ſûr remede, qu'on y puiſſe apporter, eſt de corriger la froideur glaçante de ce poiſon par l'uſage du meilleur vin, & de remettre ainſi l'équilibre dans le temperament, en réparant ce qui eſt dépéri de la chaleur naturelle. J'ai encore éprouvé que le coing aprés le répas eſt propre par ſa denſité à diſſiper cette matiere qui n'eſt que de l'écume. Mais rien n'y eſt plus fatal que la ſaignée, comme il eſt aiſé de le juger par tous ces Symptomes.

Pour venir aux maux qui sont le sujet de cette Lettre, l'éffusion de cette humeur cause le rhumatisme & la Goutte. Lors qu'étant poussée par une cause exterieure, ou que ne pouvant plus se contenir dans les ventricules du cerveau, elle tombe sur tout le corps, d'une telle maniere qu'elle demeure encore engagée entre les membranes des muscles, elle fait le rhumatisme Mais lors qu'elle distille goutte à goutte, & que coulant le long des membranes, elle va seulement remplir les jointures, ou des pieds, ou des mains, ou des genoux, ou du coude, ou des hanches, soit qu'elle les remplisse toutes, comme lors qu'elle tient du rhumatisme, soit qu'elle n'en occupe qu'une partie, elle forme ce qu'on appelle la Goutte froide, dont vous voïez que l'origine est un cerveau plein de superfluitez, qui abusant de l'avan-

tage de ſa ſituation, s'en décharge incivilement ſur les parties inferieures & répand ſur elles cette même matiere, qui ſelon le réglement de la Nature, devoit ſe purger par le nez ou par la bouche. Mais comme cette humeur n'a ni l'ardeur ni la conſiſtence du ſang, il y a au moins cette commodité que les douleurs n'en ſont pas ſi violentes que dans la Goutte chaude, & que les nœuds fermes & ſolides n'y ſont point à craindre.



§. 5

Differend entre Fernel & Bruhesius, touchant l'origine, la consistence, & le cours de la pituite, qui forme la Goutte.

JE sçais que d'autres Auteurs lui marquent une autre origine, & pour donner un plus grand jour à cette matiere, je ne puis mieux faire que de vous rapporter le petit differend qui s'émût entre Fernel & un autre Medecin d'Utrecht nommé Bruhesius, touchant l'origine de la Goutte, à l'occasion de celle qu'avoit Mr. du Prat, Gouverneur pour l'Empereur dans les Païs-Bas.

Ils convenoient tous deux que

la pituite eſt généralement la cauſe de toute ſorte de Gouttes. Mais ils ne s'accordoient pas dans la ſource de cette humeur, que le Hollandois faiſoit venir du ventre & de l'eſtomac, par les veines qui s'en déchargeoient dans les jointures. Au lieu que Fernel la faiſoit naiſtre des parties exterieures de la tête, & particulierement du haut où abboutiſſent les veines, qui montent le long des temples & du viſage. Et il prétendoit que lors qu'elles ſont pleines de ſéroſitez, elles les répandent ſous la peau, qui par ſa tiſſure ferme & ſerrée ne leur permettoit pas de tranſpirer. Qu'il s'en faiſoit là de tems en tems un ſi grand amas, qu'il ſe diſtinguoit par une tumeur molle comme de la cire qui condenſoit encore plus la peau & la ſeparoit beaucoup du crane. Il plaçoit là la ſource & le fond de tous les

Catarres, & il s'étonnoit qu'aucun des Anciens ne s'en fût apperceu.

Il est vrai qu'a l'égard de la Goutte, il y joignoit le cerveau comme une seconde fontaine. Circonstance qu'il avoit apparemment ajoûtée a sa premiere opinion, qui ne donnoit pour le lieu natal de la pituite qui forme la Goutte, que les parties exterieures de la tête qui environnent le crane.

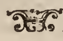
Ils differoient encore dans la qualité de cette pituite, que Bruhesius faisoit d'une consistence epaisse & grossiere, pareille à celle qui s'engendre dans l'estomac; & que Fernel vouloit qui fût claire & deliée, comme celle qui distille du nez, pendant l'Hyver ou dans les temps froids.

Bruhesius lui temoigna avec beaucoup de respect son étonnement de cette opinion, & prit la

liberté de lui oppoſer en amy pluſieurs raiſons, dont voici les plus conſiderables. Il lui alleguoit qu'on tiroit tous les jours des veines cette ſorte d'excremens pituiteux par le moïen des remedes, qu'il en avoit vû ſortir lui même dans la ſaignée une grande abondance, avec un peu de ſang pur & ſans mélange : & que les coliques cauſées par la pituite, ne ſe formoient que lors que toutes les veines ſe déchargeoient dans l'eſtomac & dans les inteſtins de celle qu'elles avoient amaſſées pendant long temps.

Mais Fernel traittoit fort librement tout cela de viſion, & il ſoutenoit à B uheſius qu'il s'étoit ébloui, en croïant voir ce qu'il ne voïoit point. Que la pituite qui ſe purge par les remedes ne ſe tire point des veines ; mais qu'elle vient ou du cerveau, ou de l'eſtomac, ou des inteſtins.

Que celle qui donne la colique s'est amassée peu à peu dans les lieux mêmes d'où elle sort par le vomissement, ou par une autre évacuation, & qu'enfin celle qui surnage dans les palettes, quelque temps aprés la saignée, bien loin d'être un excrement, est une des humeurs du sang, qui étant mêlées ensemble dans les veines, se séparent les unes des autres aprés leur sortie, & prennent leur situation naturelle selon le degré de leur pesanteur. Qu'ainsi il y a autant de difference entre la pituite des veines & celle du cerveau & des autres parties où il s'en fait des amas, qu'il y a entre une partie nécessaire du sang, & un excrement inutile.



§. 6.

Suite du differend entre Fernel & Bruheſius: divers effets de la pituite ſelon la difference des lieux où elle tombe.

BRuheſius pretendoit qu'il n'y avoit aucune communication de la tête aux pieds, pour leur pouvoir tranſmettre les humeurs de la Goutte; & il croïoit avoir rompu tout commerce entr'eux, en leur refuſant le paſſage par l'épine du dos, & de là par les nerfs qui de ſon extremité s'étendent juſqu'aux pieds ; parce que la moüelle de l'épine ne pourroit ſouffrir cette inondation ſans douleur ou ſans paralyſie, & qu'aprés tout les nerfs ne devroient porter la Goutte que dans les

lieux où ils aboutissent, au lieu qu'elle prend aux genoux & en d'autres endroits, où les nerfs ne finissent pas.

Fernel lui répondoit que ce dénombrement étoit fort imparfait, & qu'au défaut de ces deux chemins, qu'il fermoit avec raison aux humeurs de la tête, il y en avoit plusieurs autres qui leur étoient ouverts malgré lui, & qu'il lui seroit fort difficile de leur interdire. Car en s'épanchant tantôt des ventricules du cerveau, & tantôt des parties exterieures de la tête, elles pouvoient descendre par la nuque & par les épaules, & de là se glisser par tout sous la peau, où les voïes sont larges & amples. Que comme cette humeur est claire & déliée, cette qualité jointe à la facilité des passages rendoit son écoulement insensible & sans douleur.

Bruhesius lui demandoit pour-

quoi donc tant de causes externes qui remuent le cerveau, & qui en font distiller les humeurs indifferemment en toutes saisons, ne causent pas toûjours la Goutte ?

La réponse de Fernel étoit qu'il avoit autant de droit de lui demander pourquoi toutes les fluxions ne causent pas la toux ? Qu'il n'y avoit point d'autre réponse à ces sortes de questions, sinon que toutes les distillations du cerveau ne prennent pas la même route; mais que leur cours étant déterminé par leur situation, ou par la foiblesse des parties inferieures, elles se jettoient tantôt sur l'une & tantôt sur l'autre. En effet, comme il dit ailleurs, lors qu'elle s'attache aux commencemens des nerfs, elle cause l'apoplexie, la paralysie, la stupeur, & le tremblement; quand elle tombe sur les organes des sens, elle produit l'aveuglement, la

surdité, les bruits d'oreille, la privation de l'odorat. Elle fait le rhume dans le nez; la raucité dans la gorge; la toux, l'asthème & la phthisie dans les poumons; la crudité ou l'indigestion dans l'estomac; la diarrée dans les intestins; les obstructions dans les veines du foïe.

Bruhesius avoüoit à Fernel que le cerveau se déchargeoit dans les veines d'une partie de ses excremens, qui ensuite descendoient en bas par leur propre poids. En cela il donnoit sur lui un grand avantage à son adversaire qui n'avoit qu'à lui rendre ses mêmes instances, en lui demandant à son tour par où ces excremens passoient des ventricules du cerveau dans les veines. Difficulté que le Medecin Hollandois se rendoit encore plus grande par la grossieté qu'il attribuoit à la pituite qui formoit la Goutte. Il l'objectoit

même à Fernel fur l'autorité de Galien, qui enfeigne que l'humeur vifqueufe & groffiere qui tombe fur les jointures ne fe peut diffoudre qu'avec beaucoup de temps.

Mais Fernel fe défaifoit à peu de frais de cette autorité, qui d'ailleurs ne l'incommodoit gueres. Car 1°. Il avoüoit de bonne foi que l'autorité des anciens ne l'avoit jamais détourné de porter fes recherches plus loin qu'ils n'avoient été, & qu'il avoit plus profité des découvertes qu'il avoit faites par luy même, que de tout ce qu'il avoit appris d'eux, *ex meis tamen inventis plus me quàm ex illis profeciffe experior.*

2°. Il répondoit que cette pituite, qui dans le lieu de fon origine & dans fa décente eft d'une confiftence liquide comme de l'eau, s'épaiffit par la chaleur dans les jointures, & jufqu'a y con-

tracter avec le temps la fermeté de la pierre.

§. 7.

Avantages qu'on tire du differend de ces Auteurs. Réponse à ce qu'il y a dans leur Systême de contraire à celui-ci; & principalement dans celui de Fernel.

VOilà, Monsieur, comment se termina à l'amiable le differend entre ces deux sçavans Medecins, dont il est aisé de tirer de grands avantages pour mon Systeme. Car tout ce que Fernel allegue pour prouver que les veines & le ventre ne sont point l'origine de la pituite gouteuse, pour parler ainsi, est si fort

dans le bon ſens, qu'on ne voit pas ce que Bruheſius eût pû raiſonnablement lui repliquer.

De plus il reconnoit qu'elle s'écoule des cellules du cerveau, & que c'eſt la même en ſubſtance qui ſe purge par les émunctoires communs, en quoi Bruheſius ne lui eſt point oppoſé, puiſqu'il avoüe auſſi que le cerveau ſe décharge de ſes ſéroſitez ſuperflües dans les veines.

Il eſt vrai que Fernel la veut d'une conſiſtance liquide & deliée comme de l'eau : Difference qui ne change rien dans le fond, & qui ne vaut pas la peine de ſe broüiller avec lui. Je craindrois ſeulement qu'il ne ſe fût determiné à cette opinon par le ſeul engagement de ſon Syſteme. Car qui peut s'imaginer que pour épaiſſir la pituite il y ait plus de chaleur dans les jointures des os où dans les membranes qui en-

veloppent leurs extremitez, que dans la tête où il se fait un si grand concours de sang & d'esprits de toutes les parties du corps ?

Mais quoi, Monsieur, il est de la dispute comme de la débauche ; rien ne coute, lors qu'on est une fois échauffé. Il y a une telle ardeur dans les membranes qu'elle est capable de durcir la pituite (je dis cette pituite claire comme de l'eau) & de la petrefier dans les jointures.

Est-ce donc que cet amas de matiere froide demeure là enfermée comme dans un cachot, & se change en pierre, sans que la chaleur ouvre les pores, & en fasse transpirer les parties subtiles selon la Nature de tous les corps liquides ?

D'ailleurs puisqu'il faut toujours que la pituite s'épaississe, quel interest engage Fernel à la

faire épaissir dans la partie gouteuse, plutôt que de l'y faire arriver toute épaissie, comme on la voit qui descend du cerveau par les narines & souvent par la bouche? C'est dit-il, que la pituite grossiere ne descendroit pas assez promptement, mais qu'elle demeureroit plus long-tems à faire le chemin, depuis la tête jusqu'au plus basses jointures.

Et quelle necessité y a t'il qu'elle s'y precipite? Qui empêche qu'une fluxion qui se fait sentir aujourd'huy dans une partie n'ait commencé à filer plusieurs jours auparavant, puisque cette distillation lente s'accommode si bien avec le nom de la Goutte?

C'est répond-il que si la pituite descendoit toute épaisse & toute liée du haut de la tête dans les articles, elle se rendroit sensible en chemin par la douleur qu'elle y exciteroit par tout en paf-

ſant. Or l'experience fait voir le contraire. Il faut donc qu'elle ne s'arréte point en chemin. Elle s'arrêteroit ſi elle eſtoit groſſiere, il faut donc qu'elle ſoit d'une conſiſtence liquide & aqueuſe lors qu'elle deſcend. Cependant elle s'épaiſſit juſqu'à devenir dure. Ce n'eſt donc que dans la partie où elle s'arreſte, & c'eſt alors qu'elle cauſe de la douleur.

Vous voïez, Monſieur, que tous ces raiſonnemens ſont fort arbitraires : & à mettre les inconveniens de part & d'autre dans une juſte balance, il eſt viſible que c'en eſt un plus grand de dire que des ligamens, des tendons, & des membranes ont aſſez d'ardeur pour épaiſſir & pour petrefier une pituite claire comme de l'eau, que de dire qu'une pituite épaiſſe, qui ſe fait paſſage entre cuir & chair, ne marque ſa deſcente par aucune douleur. Car Fernel pou-

voit répondre à cette petite difficulté, qu'une humeur froide ou chaude ne cause point de douleur, tant qu'elle est en un mouvement direct : parce qu'alors elle ne se fermente point, & qu'elle ne commence à se faire sentir vivement que par la fermentation, lors qu'étant arrêtée elle s'échauffe & s'enflâme peu à peu, jusqu'à ne pouvoir plus se contenir dans l'espace étroit qui la resserre ; & qu'elle fait violence aux parties voisines pour se mettre au large. Mais enfin cette difference est si peu de chose, qu'elle ne m'empêcheroit pas encore d'adopter le sentiment de Fernel.



§. 8.

Suite de la réfutation du sentiment de Fernel touchant l'origine de la pituite qui forme la Goutte.

IL y auroit peut-être plus de difficulté à lui laisser passer ce qu'il dit, que la pituite trouve sa source dans les parties charneuses qui environnent le crane, apparemment comme les fontaines naissent souvent sur le haut des montagnes. Car de quel fond le dessus de la tête pourroit-il tirer une assez grande abondance de serositez, pour fournir à des Gouttes perpetuelles & inveterées ? Il n'en marque point d'autre que les veines jugulaires externes, qui montant au haut du

crane, s'y déchargent tout à l'entour de leurs excremens clairs & déliez.

O Monsieur, qu'il nous prend mal de n'être point Prophetes quand nous écrivons ! *Nescia mens hominum fati sortisque futuræ.* Fernel ne prevoïoit pas alors que dans quelque tems une idée toute semblable lui seroit proposée par un autre Medecin, & qu'il la rejetteroit avec force. Que Bruhesius lui alleguant que la pituite est portée jusques dans les jointures par les veines qui la puisent dans le fond du corps ; il lui répondroit que c'est une illusion de s'imaginer que la pituite pure puisse couler dans les veines sans se mêler avec le sang, & en sortir de même pour former la Goutte dans les articles. Car enfin que dit-il autre chose lui même, lors qu'il assure que les veines jugulaires, qui sans doute sont

pleines de sang, se déchargent sur le crane, non de leur sang, mais de leur pituite deliée, qui par consequent se separe d'avec lui. Quelle difference peut-il marquer entre l'un & l'autre, sinon que la pituite de Bruhesius sortant des veines trouve mal à propos pour nous des jointures où elle se glisse pour donner la Goutte; & qu'heureusement pour Fernel, il n'y a au dessus de la tête ni jointures ni ligamens où les serositez des veines jugulaires se puissent répandre.

Mais, Monsieur, il faut être de bonne composition. Je consens qu'il se fasse au dessus de la tête une décharge de serositez, je demande seulement, pourquoi au lieu de tomber comme elles font avec tant de peril & de douleur sur les parties inferieures, elles ne transpirent pas, comme par tout ailleurs, au tra-

vers des pores de la tête ?

C'eſt dit Fernel, que la peau de la tête, d'où naiſſent les cheveux, eſt plus épaiſſe & plus ſerrée que le reſte, & ne donne pas aiſément paſſage aux vapeurs qui tranſpirent.

A ce conte, la Nature a bien mal pourvû au beſoin des parties du corps, en ſerrant la peau de celle qui eſt comme le rendez-vous des vapeurs de toutes les autres, & d'où viendroit donc cette ſueur ſi frequente de la tête, cette craſſe qni s'attache aux calottes, ou au bord interieur du chapeau, & cette odeur même qu'on ſent dans le creux, ſinon des tranſpirations continuelles? D'ailleurs la naiſſance des cheveux, loin d'être un ſigne de la denſité de la peau de la tête, temoigne au contraire qu'elle eſt toute percée des pores par où ils ſortent; & ſi leur matiere n'eſt autre choſe, comme

il est tres-apparent, qu'une pituite visqueuse, qui poussée par la chaleur, se file par les trous des pores, & prend leur figure en passant, à quoi Fernel pouvoit-il plus utilement emploïer les serositez des jugulaires, qu'à fournir la matiere des cheveux.

On croira neanmoins ce qu'on voudra de l'emploi de cette pituite. Je considere seulement que rien n'est plus inutile que la jonction des deux sources, que ce Docteur donne à la Goutte, lors qu'une seule est plus que suffisante. Si le cerveau n'est que trop fecond pour former & pour nourrir la Goutte, quel besoin à t'on de faire venir à son secours les veines jugulaires?

Il eût donc esté aisé à Bruhesius de refuter à son tour ces idées de Fernel d'une maniere qui n'eût gueres souffert de replique. Mais il y en a une autre plus courte &

plus convaincante qui eſt de lui pardonner ſon opinion, au lieu de s'amuſer à la refuter. Elle eſt toute fondée, cette opinion, ſur ce qu'il a crû ſuivant l'erreur de ſon tems, que le ſang des veines jugulaires montoit à la tête, par un mouvement conforme au nom de la veine cave aſcendante, dont elles ſont des rejettons ; comment eût-il pû deviner que le ſang deſcendoit de la tête, & ce qui eſt encore plus paradoxe qu'il deſcendoit par une veine à qui ſa ſituation a fait donner le nom d'aſcendante ? C'eſt que la circulation du ſang n'étoit pas encore trouvée, & on ne doit point luy faire un peché particulier d'une erreur publique, & commune à tout le genre humain.

§. 9.

Que ces deux Docteurs se refutant l'un l'autre mettent la premiere partie de ce systeme à couvert des consequences qu'on pourroit tirer contre elle, des principes dont ils conviennent ensemble.

MAIS, Monsieur, ma condition peut-être n'en est pas meilleure, de ce que ces deux sçavans Medecins sont divisez de sentiment touchant l'origine de la Goutte. Car si je n'ay qu'à les commettre ensemble pour les refuter l'un par l'autre; que dirons-nous lors qu'ils s'accordent ensemble à ne donner point d'autre matiere à ce mal que la pituite, & qui ne pourroit subsister

avec les principes de la premiere partie.

Il me semble neanmoins qu'à la rigueur on en pourroit conclurre qu'en se refutant l'un l'autre si doctement dans les points qui les divisent ; ils se sont dés-là refutez eux-mêmes dans ceux dont ils conviennent. Et si on vouloit pousser la chose à bout, on démontreroit qu'ils se trompent dans la matiere de la Goutte qui leur est commune, par la refutation reciproque qu'ils font de leurs divers sentimens, touchant l'origine de cette matiere. Ils ont raison en disputant l'un contre l'autre ; Ils ont tort lors même qu'ils s'accordent ensemble. Car si la pituite claire ou épaisse étoit la cause de la Goutte, elle ne se pourroit rendre aux jointures que par les routes qu'ils luy ont marquées, c'est-à-dire en venant du dedans du corps par le canal des veines, ou

en descendant de toute la tête par l'entre-deux de la peau & de la chair.

Or si nous en croyons ces deux célébres Auteurs, ces deux voyes luy sont fermées. Fernel a démontré contre Bruhesius l'égarement de la premiere, & Bruhesius a découvert à Fernel l'erreur de la seconde. Si donc le dénombrement de ces voïes est exact ; la pituite n'est point la matiere de la Goutte, & c'est uniquement dans le sang qu'il la faut chercher.

Ce qui fortifieroit cette conclusion est une troisiéme sorte de pituite dont ils convenoient entr'eux & qui ayant des mêmes qualitez que celle qui la forme dans leurs principes, ne la forme pas neanmoins en effet, & c'est celle qui étant le reste d'une mauvaise digestion, enfle les pieds & les jambes sans épargner les jointures. Chacun d'eux la pourroit alleguer

à ſon adverſaire, & en tirer avantage contre ſon ſyſteme. Fernel pouroit dire, & il diſoit en effet, que cette humeur cruë qui des entrailles ſe jette ſur les jambes par d'autres conduits que les urines, ne forme point la Goutte, & il en pouvoit inferer contre Bruheſius, que celle qu'il fait venir de la même origine, & couler par les veines, ne la peut donc pas donner. Ces deux humeurs viennent d'une même ſource, & elles ont la même qualité, la difference de canal n'y fait rien pour empécher que l'effet n'en ſoit ſemblable.

Mais Bruchſius pouvoit luy oppoſer que cette même pituite cruë eſt claire & liquide, comme celle que Fernel luy fait découler des parties charneuſes de la tête, & inſinuër par deſſous la peau. Les qualitez étant les mêmes, les differences de ſource & de canal n'y font rien pour diverſifier les effets.

Comme donc la pituïte cruë & indigeste qui enfle les jambes ne fait pas la Goutte, celles qu'ils marquent pour sa cause, ne la font pas non plus ; cette consequence est necessaire en supposant leurs principes, & cette humeur toute seule suffisoit pour les désabuser tous deux.

Cependant comme le dénombrement qu'ils suivent n'est pas exact, & qu'on peut trouver à la pituite de la Goutte une autre origine & d'autres voïes que celles qu'ils luy assignent ; ce raisonnement qui conclut bien contre leur systeme ne conclut rien dans le fond ni contre la Goutte froide, ni contre la pituite qui en est la matiere. Il faut voir seulement que les raisons de ces Docteurs, pour exclure toute autre sorte de matiere & de cause, ne font pas fort peremptoires, puis qu'à les prendre au pié de la lettre, elles iroient

jusqu'à en exclure la pituite même, pour laquelle ils se declarent.

Il est vrai, pour ne rien dissimuler, qu'il y a une certaine difference entre cette pituite indigeste & les autres, qui pourroit étre de quelque consequence pour la Goutte; c'est que celles-ci étant plus cuites, sont aussi plus salées que celles-là. Mais Fernel ne remarque point cette difference, & il ne la conte pour rien dans la vertu qu'il attribuë à la pituite de la tête pour causer cette maladie. Quant à celle qui vient du sang extravasé, leurs raisons ne luy donnent aucune atteinte, & on peut dire même qu'il n'a tenu qu'aux experiences, que Fernel ne l'ait soûtenuë. Comme il raisonnoit beaucoup sur celles qui arrivoient, soit aux malades qu'il traittoit, soit à lui-même; il est sans doute qu'il se fût declaré pour une cause aussi liée comme celle-ci

à tous les symptomes, s'il eût éprouvé cette sorte de Goutte, ou qu'il l'eût connuë par le rapport d'autruy.

§. 10.

Des dispositions à la Goutte froide, & des occasions prochaines qui la font venir.

FERNEL fort consequemment à ses principes donne pour disposition à la Goutte une enflure molle comme de la cire, qui panche un peu vers le derriere de la tête, dont l'humeur cachée sous la peau l'éleve sensiblement au dessus du crane, & dont les signes aisez à reconnoître sont la pesanteur de tête, un assoupissement continuël, & une douleur externe qui se reveille au seul toucher, & lors qu'on tire un

un peu les cheveux en arriere.

Mais rien n'eſt plus équivoque à l'égard de la Goutte que cette cauſe & tous ces ſignes. On peut dire au contraire que c'eſt le ſophiſme, qui donne pour cauſe une circonſtance qui précéde ou qui accompagne l'effet, *non cauſa pro causâ; poſt hoc, ergo propter hoc.* Un moyen infaillible pour s'en convaincre eſt que bien des gens accueillis de la Goutte n'ont ni cette cauſe, ni ces ſignes avant-coureurs; ils ont la peau bien & deuëment tenduë ſur le crane, ils ont les ſens fort éveillez; & le ſimple toucher ne leur fait point mal à la tête.

Ce Docteur enſeigne donc ailleurs avec plus de fondement que la cauſe interieure en eſt l'abondance des humeurs, qui s'amaſſent dans la tête, par une intemperie trop froide & trop humide du cerveau, qui ne pouvant di

gerer tout l'aliment qu'il reçoit, le fait dégénerer en excremens & en superfluitez, qui vont toûjours en s'accumulant par un mauvais regime. 1°. L'ors qu'on boit trop de quelque breuvage que ce soit, & particulierement du vin, qui remplit la tête de vapeurs, matiere prochaine des fluxions froides. 2°. Lors qu'on dort excessivement, & qu'on se livre au sommeil immediatement aprés le repas. 3°. Lors qu'on meine une vie inutile & sans exercice, & qu'enfin les évacuations ordinaires cessent ou sont notablement diminuées.

Quant aux occasions prochaines, il seroit difficile de les marquer toutes. Tantôt ce sera un broüillard épais qu'on aura respiré, & au fort duquel on aura fait quelque voyage. Car comme ce n'est autre chose que de l'eau reduite à des Gouttes imperceptibles ; & pour le dire ainsi, en

une pouſſiere liquide, cette vapeur s'inſinuë par tout, & humectant tous les lieux où elle ſe gliſſe, elle y fait des traces humides, qui facilitent le cours des humeurs ſuſpenduës, qui ne cherchent qu'à ſe repandre, à peu prés comme on voit que l'eau, qu'on verſe goutte à goutte dans un panchant ſec & peu incliné, ne coule qu'autant que les dernieres pouſſent les premieres, au lieu qu'elle coule ſans reſiſtance ſur une trace humide qu'on y aura faite.

Tantôt ce ſera un rûme, qui ſe vuidant fort heureuſement par le nez changera de cours tout d'un coup, par une agitation violente qu'on aura ſoufferte, ou par quelque cauſe inopinée, Car lors que les humeurs ſont en mouvement, il faut peu de choſe pour leur faire changer de route, & les détourner ailleurs.

Ce ſera tantôt un grand froid

qu'on aura senti à la tête, dans une occasion où l'on n'aura pû se couvrir : Le froid en fermant les pores aura arreté la transpiration insensible, qui diminuë toûjours un peu du poids des humeurs, & par la repercussion, il les aura determinées à un mouvement contraire à celui qu'elles avoient. Enfin ce sera peut-être un grand chaud qui aura fondu les humeurs; ou si l'on en croit Fernel, la seule friction est capable de les émouvoir & de les faire tomber sur les parties inferieures. Il ne rèste plus à dire, sinon qu'elles tombent quelquefois d'elles-mêmes, sans raison & sans sujet, comme si elles cherchoient querelle.

Mais Monsieur, que cette incertitude ne vous inquiete pas. Il y a assez d'autres marques, ausquelles il est aisé de reconnoître cette sorte de Goutte, pour n'y être pas trompé. L'enflure de la par-

tie dolente, qui eſt plus ou moins grande ſelon le cours de la fluxion, n'a que peu ou point d'inflammation, & la peau n'en change preſque pas de couleur. Il eſt vrai que la foibleſſe eſt auſſi grande que dans les Gouttes chaudes; mais il s'en faut bien que la douleur ſoit auſſi violente. Elle ne tourmente gueres ceux qui la laiſſent en repos, & elle ne ſe rend intraittable que lors qu'on s'appuïe ſur la partie malade. Hors de là le ſentiment en eſt aſſez confus, & elle ne m'a donné qu'une mauvaiſe nuit.

Il faut neanmoins reconnoître que la qualité du temperament peut mettre beaucoup de diverſité dans toutes ces circonſtances. La Goutte froide ſera plus ou moins douloureuſe, ſelon la part que la bile aura dans l'humeur qui la cauſe. Car toutes les humeurs du corps reçoivent toûjours quel-

que impression, ou prennent quelque teinture de celle qui est prédominante : & la pituite d'un corps bilieux au premier degré ne le cede gueres en âpreté & en acrimonie à la bile d'un autre où regnera la pituite.

La saison des Gouttes froides est un hyver humide & pluvieux. Alors les vapeurs dont l'air est plein portent l'humidité au dedans du corps par la respiration, & rendent les voïes glissantes, d'une maniere qui facilite la chûte des humeurs amassées. Et c'est par cette raison que le froid humide est plus sensible & plus importun, que celui d'un air serein, parce que celui-ci ferme les pores par sa secheresse, au lieu que l'autre au contraire s'insinuë dans les pores par son humidité, & porte le froid jusques dans les entrailles.

❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧

§. 11.

Précautions contre la Goutte froide, & contre les autres maux qui tirent leur origine du cerveau. Excez qu'on peut commettre en cette matiere.

VOus attendez Monſieur, le preſervatif d'un mal qui vous peut arriver, & il eſt juſte que je ne vous le faſſe pas acheter par une plus longue attente. Je pourrois vous dire dans un ſtile de conſulte qu'il faut empécher ou diſſiper l'amas de ces humeurs ſéreuſes, ſoit dans la tête, ſoit dans le reſte du corps, par une diete moderée, qui corrige l'intemperie du cerveau, & l'imbecillité des autres parties ſur leſquelles il ſe décharge. Qu'il faut

détourner ailleurs, & sur tout dans les intestins, le cours de ces humeurs qui menaçent les jointures, & qu'il faut fortifier contr'elles ces parties foibles, pour les mettre en état de ne craindre plus ces inondations.

Mais j'aime mieux vous mener tout droit à l'application de ces preceptes genereux, en vous disant que si le corps est replet & l'embonpoint excessif, il faut le diminuër par un regime moderé & dessèchant, qui remette le corps dans un état plus gresle; parce que tout cét amas d'humeurs superfluës qui embarassent le corps ne sert que d'entretien & de nourriture à la Goutte. L'usage du vin doit être extrémement sobre & frugal: l'exercice doit être poussé de tems à tems jusqu'à la sueur. Il faut sur toute chose purger la tête, source feconde & inépuisable de toutes les fluxions. Pour cela

cela les uns prennent du tabac en poudre, & ils aiment mieux être un peu moins propres, & courir le hazard d'avoir l'air un peu dégoûtant, que de manquer à prendre leurs ſeuretez contre des fluxions qui menacent la ſanté ou la vie.

Les autres ſe ſervent de la betoine, pour attirer avec plus de facilité l'humeur qu'ils ont émuë par quelque artifice. Qui voudroit rendre cette évacuation plus efficace, n'auroit qu'à ſe faire appliquer de tems en tems les ventouſes ſéches ſur les épaules, ou les faire ſcarifier une fois. Il purgeroit en même tems la tête par devant & par derriére. Il eſt utile de ſe la couvrir d'une maniere, que non ſeulement on n'y ſente jamais de froid, mais qu'on y entretienne une chaleur douce & moderée.

Ces précautions ne borneroient

pas ſeulement à la Goutte l'avantage qu'on en peut tirer. Tout ce que nous ſçavons des caractéres des autres maladies qui tirent leur origine du cerveau, & dont j'ay parlé ci-deſſus eſt un préjugé pour nous perſuader qu'elles s'accommoderoient des mêmes preſervatifs. Le ſang des ventouſes appliquées pluſieurs fois feroit prendre aux autres humeurs le même cours, les vapeurs mêmes ſuivroient les humeurs qu'elles entretiennent. Et pour s'en aſſurer, rien n'eſt plus propre que les ventouſes, pour éclaircir des yeux offuſquez par des nuages, pour diſſiper des taïes qui ſe forment, & pour les rompre lors qu'elles ſont commencées. Que ſi ce remede n'a pas toûjours tout le ſuccez qu'on s'en promet, c'eſt peut-étre que l'effet n'en eſt ſenſible dans les maux inveterez qu'aprés qu'il a été reïteré ; & qu'on ne veut pas

s'exposer plusieurs fois à une operation, dont il en coûte toûjours un peu de sang & de douleur.

Mais il se trouve des gens excessifs qui se portent à une extremité opposée, & qui par une espece d'intemperance abusent des meilleures choses faute de cette sage mediocrité que l'Apôtre recommande tant pour la vie spirituelle, & que les Payens ont tant celebrée pour la vie civile; on change en sujets de maladie ou de langueur les pratiques les plus innocentes. On voit même quelques personnes qui pour éviter le froid à la tête, y portent à la lettre plus d'une demi douzaine de calottes sous celle de la perruque. Ils ne considerent pas que si d'un côté le froid est nuisible à la tête, rien n'est plus dangereux de l'autre, que *de faire* selon le Proverbe *un four de son bonnet*; parce que l'excez de la chaleur du dehors

n'altere pas seulement le temperament naturel du cerveau qui est froid ; mais comme il subtilise encore les humeurs jusqu'à les resoudre en vapeurs, & que la multitude des calottes l'empéche de transpirer , cela ne doit produire qu'une espece d'yvresse perpetuelle.

Les autres à force de betoine & de tabac se dessechent le cerveau de peur d'y laisser de la pituite superfluë. Il y en a quelques-uns qui pour le décharger lors qu'ils ont la tête appesantie de quelque excez, se le feront distiller goutte à goutte par le pyrêtre qu'ils mettent dans leur bouche, & devenant tout étourdis par cette excessive évacuation, ils se délivrent d'une yvresse par une autre. Ils ne se souviennent pas que la pituite luy est necessaire pour faire ses operations , & que cet épuisement qui les sauve de la

Goutte, les expoſe à d'autres accidens qui ne ſont guere moins terribles.

Prenons donc un juſte milieu, qui nous éloigne également des extremitez. Hors des occaſions extraordinaires, dont je ne parle point icy ; les débondemens de cerveau n'arrivent que lors que ſes ventricules ſont pleins : pourvû qu'on empéche cette repletion, ou qu'on la diminuë de tems en tems, pour ſuppléer au défaut des emunctoires, cela ſuffit, & ſans en dire davantage, l'experience vous en apprendra plus ſur ce Chapitre, que ne feroient tous les preceptes de la medecine.



§. 12.

Que les remedes les plus innocens & les plus naturels de la Goutte froide, sont la chaleur exterieure, la diete sevère & l'exercice du corps.

LEs remedes ne vous coûteront pas plus cher que les preservatifs. Vous voyez déja par tout ce que je viens de dire, que la guerison de la Goutte, dont la cause est froide, doit être plus lente que celle de la Goutte chaude. Dans celle-ci le sang par son ardeur naturelle, & par le nouveau degré de chaleur qu'il reçoit de l'obstruction, ouvre les pores, & se consume de lui-même en s'évaporant. Mais l'humeur de la Goutte froide est une matiere morte, immobile,

ou qui ne ſe remuë qu'autant qu'elle eſt agitée. Elle n'a point d'autre chaleur que celle qu'elle reçoit de l'obſtruction qui la fermente ; (car toute humeur quelque froide qu'elle ſoit par ſa nature, s'échauffe dans le corps par l'obſtruction) ainſi elle n'aide point la nature à ſe diſſiper. Cependant il n'y a preſque point d'autre voïe pour en venir à bout que la tranſpiration, & tout ce qui peut l'avancer, comme la chaleur exterieure, le jeûne, & l'exercice, auſſitôt qu'il commence à devenir poſſible.

Il faut donc Monſieur, ſe tenir chaudement, & même beaucoup au delà de ce que la neceſſité le demande. Il eſt bon d'appliquer à la partie malade quelque choſe qui excite naturellement la moiteur, comme des peaux à poil, ou qui attire l'humeur en la ſuçant par dehors, comme des gans de laine groſſiere, ſi la Goutte eſt à la main;

ou des chaussons de même étoffe, si elle est aux piés. Ainsi la chaleur du dedans avancera la transpiration, à mesure qu'elle sera secondée par celle du dehors. On recommande pour cela les excremens de vache tout chauds & tout récens; ceux de cheval ont encore plus d'ardeur & d'efficace.

Majs comme la fluxion a laissé depuis le cerveau jusqu'à la jointure une longue trace, par où les humeurs pourroient toûjours couler, à mesure qu'elles se formeroient dans les ventricules, il faut racheter cette nouvelle fatigue par une diete sevére de quelques jours. Le jeûne rompra cette mauvaise communication du cerveau avec la partie goutteuse, en desséchant cette route humide que la pituite a faite. Et le desséchement se commence par la diminution des alimens, & par consequent des vapeurs qu'ils envoïent à la tête,

comme la premiere matiere de la pituite, & il s'achéve par la succion interne, pour le dire ainsi, que fait châque partie de cette humidité, au défaut du sang, dont la diete luy retranche une partie.

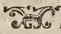
Il faut sur tout éviter le rassasiement qui fait trop de sang, & la saignée qui le diminuë ; deux obstacles, qui pour être opposez entre eux ne laisseroient pas de s'opposer l'un & l'autre à l'action de la chaleur naturelle, & de rallentir la transpiration insensible. Le rassasiement, en occupant ailleurs la chaleur naturelle qu'à dissiper la matiere de la Goutte ; la saignée, en la diminüant avec le sang, & avec luy la force avec laquelle elle la feroit evaporer. Le jeûne, évitera ces deux abus, il ne fera point de diversion, en partageant l'action de la chaleur naturelle entre la Goutte & les alimens ; & il ne l'affoiblira point, puisqu'il ne fait pas une

fensible diminution du sang qui en est le sujet & le véhicule.

Rien n'est plus innocent ni plus facile que l'application de ces remedes. Cependant Monsieur, ils n'en sont pas moins efficaces, & vous ne les aurez pas pratiquez long-tems, que vous ne commenciez à vous appuïer sur la partie infirme, & à recouvrer la liberté du mouvement. Si la Goutte s'est prise à vos piés, il faut, ainsi que dans la Goutte chaude, ménager ce commencement de liberté; & autant que la douceur de l'air & la commodité du chemin vous le permettront, ou du moins dans un lieu couvert, si le tems est incommode, vous exercerez vos piés par une promenade aussi lente que vôtre foiblesse la voudra prendre, & aussi longue que vôtre peu de force la pourra fournir. Plus vous marcherez, plus vos piés se raffermiront, & le mouvement avancera

plus la diſſipation de la matiere flegmatique, que la chaleur & la diete dans le repos.

Ce qu'il y a de commode en ces ſortes de Goutte eſt comme je l'ai déja dit, que les nœuds n'y ſont point à craindre. La matiere qui n'eſt qu'une pituite écumeuſe à force d'avoir été battuë, n'eſt point aſſez groſſiere & terreſtre pour laiſſer de la vaſe aprés elle. Il eſt vrai qu'elle eſt un peu ſalée, & c'eſt ce qui peut contribuër à la douleur: Mais aprés tout ces reſtes fâcheux ne pourroient être ſenſibles qu'aprés tant d'accez, que qui les contracteroit, ne porteroit que la juſte peine de ſa negligence: au moins ils ſont peu à craindre pour ceux qui comme vous, en ſçavent l'hiſtoire & l'origine.



§. 13.

Degrez par lesquels on arrive des premiers essais de la Goutte à la Goutte incurable.

CONCLUSION.

IL ne me reste plus, Monsieur, qu'à vous marquer à peu prés par quels degrez, des premiers essais de la Goutte, on devient goutteux desesperé. Les jeunes gens, & sur tout les enfans font impunément plusieurs choses qui attirent & procurent le mal aux personnes avancées en âge. Ils en trouvent une heureuse exemtion dans la justesse de leur temperament, qui n'a souffert encore aucune atteinte; parce que leurs vaisseaux toûjours également remplis, sont étroitement inserez les uns dans les autres; le sang ne trouve aucune ouverture pour sortir, ou s'il s'en

échappe quelques gouttes les muſcles joints & ſerrez entr'eux leur refuſe le paſſage, & elles ſont plûtôt diſſipées par la tranſpiration, qu'elles ne ſont arrivées aux jointures.

Les premiers accez arrivent aux uns plus tôt, aux autres plus tard, ſelon la foibleſſe du temperament, ou la violence de l'occaſion, qu'il eſt difficile de meſurer exactement pour les Gouttes froides; & qui eſt toûjours pour les chaudes la reſpiration d'un air humide & froid, comme eſt celui de la nuit, par quelque canal qu'elle ſe faſſe, & le plus ſouvent par la bouche, dans un poumon échauffé, lors particulierement que les vaiſſeaux en ſont étroits & petits. Car ſouvent cette petiteſſe des vaiſſeaux cauſe l'obſtruction, qui aidée par le froid de l'air facilite les épanchemens internes.

Qu'on ſe corrige de cette reſpiration, ce premier accez n'aura point

de suite, & ne fera point de consequence pour les autres. Mais sous pretexte d'éviter la froideur de l'air, il ne faut pas manquer de donner au poumon le rafraîchissement necessaire : autrement il s'échauffe par une respiration diminuée, l'air devient toûjours plus froid, sans changer même de temperature, à mesure que le poumon s'échauffe, & l'on retombe dans les mêmes inconveniens qu'on vouloit éviter.

Enfin lors que les accez se sont multipliez, les vaisseaux tant de fois decolez se déprennent l'un de l'autre à la moindre occasion. Il se fait une trace de sang jusqu'aux jointures, qui s'élargit toûjours, & ne s'efface jamais ; la chaleur naturelle, qui va toûjours en s'affoiblissant, ne peut plus faire entierement transpirer toute la matiere qui s'amasse. Les nerfs & les tendons continuellement baignez de sang par ces endroits s'y relâchent, & contractent une foiblesse qui s'aug-

mente à meſure que la douleur diminuë. Les nœuds s'amaſſent peu à peu, & prennent une conſiſtence à ne ſe pouvoir défaire, qu'il n'en coûte la vie au malade. Quand on en eſt venu là, il faut ſe menager tout autrement que lors qu'on joüiſſoit d'une ſanté parfaite. On n'eſt plus en état d'eſſuyer toutes les injures de l'air & des ſaiſons, de faire tête à la violence des vents, d'aller percer les broüillars les plus épais ; le moindre changement de tems fait une impreſſion ſenſible ſur la délicateſſe d'un corps dont la Goutte s'eſt emparée, & ſouvent tout inſtruit qu'on eſt par pluſieurs épreuves de ſon origine, on eſt pris d'une maniere ſi ſubtile, qu'on ignore à quelle occaſion on la doit attribuer.

Voilà, Monſieur, les réflexions que j'ai faites ſur les divers accez que j'en ai ſoufferts, juſqu'aux douleurs exceſſives, & à l'entiere privation du mouvement. Je vous les

communique peût-être avec plus de ſimplicité que de prudence, & l'amitié, qui en impoſe toûjours un peu, m'a fait commettre une faute, que bien des gens auront peine à me pardonner. Il eſt aiſé de voir à la maniere dont je me ſuis expliqué, que l'experience & la bonne foy parlent par tout dans cette Lettre; j'eſpere que vous trouverez que la verité & le bon ſens y parlent auſſi. Je voudrois en ſçavoir davantage, quand j'aurois deû acheter ce ſurcroît de connoiſſance par des épreuves encore plus douloureuſes, & je le ſouhaitterois moins pour me flatter d'avoir fait une nouvelle découverte dans une des matieres les plus obſcures de la Medecine, que pour avoir la joye ſolide d'avoir rendu quelque ſervice au genre humain, & de vous marquer en particulier d'une maniere plus efficace que je ſuis tout à vous.

FIN.

LE REMEDE
DU PRIEUR DE CABRIERE,

Pour la gueriſon des Décentes ou Hernies,

Donné au Public par la bonté du Roy.



Out le monde ſçait que feu Monſieur le Prieur de Cabriere feſoit la Medecine gratuitement, & que par cette charitable pratique il s'étoit acquis beaucoup de reputation dans les Provinces. Mais parmi le grand nombre de remedes qu'il donnoit pour la gueriſon de diverſes maladies, il n'y en avoit peut-être point dont l'effet fût plus aſſûré que de celuy qu'il diſtribuoit particulierement pour les Hernies ou Décentes. Le

bruit des Cures qu'il fesoit tous les jours s'étant repandu par tout, le Roy fit venir ce Prieur en Cour & l'engagea par des bienfaits à le luy communiquer, & de luy en dire les proprietez & les usages marquez dans le Memoire qui suit, & qu'il a plû à SA MAJESTE' de donner au Public peu de temps aprés la mort de l'Inventeur.

POUR cette Composition, il faut avoir de bon esprit de Sel bien rectifié, que vous ferez prendre interieurement dans du vin rouge, & un Emplâtre qu'on appliquera sur l'endroit par où passent les parties qui décendent.

La dose est differente selon les âges, quoique le remede soit le même, aussi bien pour les grandes personnes, que pour les enfans à la mamelle : Et bien que ces derniers guerissent par le bandage seul, Monsieur de Cabriere ne laissoit pas que de leur en donner, en changeant les doses selon les régles qu'il a prescrites pour tous les âges, & en la maniere suivante.

Depuis deux ans jusqu'à six.

Prenez de cet esprit de sel bien rectifié trois ou quatre gouttes, meslez-les dans une ou deux cueillerées de vin, que vous ferez avaler chaque matin à jeun, pendant vingt & un jours de suite.

Depuis six ans jusqu'à dix.

Prenez quatre scrupules du même esprit de sel, mêlez-les fort exactement dans une chopine de bon vin rouge, & en prenez tous les matins environ la quantité de deux onces, en telle sorte que cette Dose dure pour sept jours; ou pour le mieux vous diviserez vôtre chopine environ en sept parties, pour être consommées en sept jours: Ce que vous reïtererez encore deux fois, pour en continuer l'usage durant le temps prescrit de vingt & un jours.

Depuis dix ans jusques à quatorze.

Prenez deux gros de ce même esprit que vous mettrez sur chacune des trois chopines de vin rouge.

Depuis quatorze ans jusques à dix-sept.

Prenez deux gros & demi du même esprit sur une chopine de vin rouge.

Et depuis dixsept ans passez, sans aucune difference pour les autres degrez de l'âge.

Prenez cinq gros de cet esprit de sel, sur une chopine de vin.

Composition de l'Emplâtre.

Prenez du mastic en larmes, demy once.

Ladanum,	trois dragmes.
Trois noix de Cyprés bien dessechées.	
Hypocystis,	une dragme.
Terre sigillée,	une dragme.
Poix noire,	trois onces.
Therebentine de Venise,	une once.
Racines de grande consoude sechées, demi once.	
Cire neuve jaune,	une once.

Pulverisez ce qu'il faut pulveriser, & faites cuire le tout en remuant toûjours jusques à ce qu'il soit reduit en bonne consistance d'Emplâtre pour vous en servir comme il s'ensuit.

MANIERE DE TRAITER *les Décentes.*

IL faut avoir un bon Bandage qui tienne bien ferme, & mettre une Emplâtre sur la rupture, & deux s'il est necessaire, aprés avoir rasé le lieu, où on le doit mettre.

Il faut prendre le remede à jeun.

Il faut battre la bouteille, auparavant que de verser le vin dans le verre.

Il faut aprés en mettre trois doigts dens le verre, & l'avaler.

Il ne faut ny boire ny manger de quatre heures, aprés avoir pris le remede.

Il faut en prendre vingt & un jours; s'il fait mal à l'estomach, on peut être un jour sans en prendre, & même deux en cas de besoin.

Pendant qu'on prend le remede, il

faut porter le Brayer ou Bandage jour & nuit. Eſtre toûjours debout ou couché, marcher beaucoup, ne jamais s'aſſeoir, n'aller point à Cheval, en Caroſſe, ny en Charette; aller toûjours à pied, ou en Bateau, ne faire aucun excés de bouche ny autres.

Aprés les vingt & un jours qu'on a uſé du remede, il faut porter le Brayer jour & nuit durant trois mois.

Il ne faut monter à Cheval qu'aprés les trois mois paſſez; & quand on y montera, il eſt encore bon de porter le Brayer, autant qu'on croira en avoir beſoin, pour laiſſer affermir la partie.

FIN.

